

Lessia Oukraïнка

L'AMPHITRYON
DE PIERRE

Drame

Traduit de l'ukrainien, préfacé et annoté

par

Andry SWIRKO

L'AMPHITRYON DE PIERRE



Lessia Oukraïнка
portrait par Kouchnirenko

Lessia Oukraïнка

L'AMPHITRYON DE PIERRE

Drame

Traduit de l'ukrainien, préfacé et annoté

par

Andry SWIRKO

INTRODUCTION

Il est facile de prouver, en se basant sur plusieurs documents, que Lessia Oukraïнка a créé le drame *L'Amphitryon de pierre* en guise d'engager une polémique littéraire avec Piotr Strouvé, un des plus connus et des plus exécrés représentants du chauvinisme russe au début du xx^e siècle.

Un des leaders des *cadets* (Parti constitutionnel démocrate), Piotr Strouvé n'était ni libéral ni démocrate. Au contraire, il se laissait dominer par l'esprit d'oppression de la culture nationale des peuples non russes de l'Empire tsariste. Or, en 1911, il publia, dans le premier livre de la revue mensuelle *Rousskaïa Mysl*, un article dans lequel il s'éleva contre le développement des littératures ukrainienne et biélorussienne. Avec quel mépris on évoque, de nos jours, ses points de vue politiques et littéraires, les lignes suivantes le témoignent :

Déclarant qu' « il n'y a pas encore » de culture ukrainienne et biélorussienne, et qu'il ne valait pas la peine de les créer expressément, Strouvé soutenait de cette façon la réaction tsariste qui étouffait les cultures nationales. Avec un cynisme effronté, il déclarait que la réflexion sur la publication en langues ukrainienne et biélorussienne des traductions d'Ovide, de Goethe, de Verlaine et sur l'utilisation des sujets universels par les écrivains ukrainiens, le conduisait au désespoir¹.

La racine du désespoir morbide, qui tourmentait l'âme de Piotr Strouvé, résidait aussi dans le fait que la culture ukrainienne, étouffée durant des siècles, n'était pas encore anéantie

¹ Cf. *Istoria Oukraïnskoi Literatoury*, Kyïv 1967. (*Histoire de la Littérature Ukrainienne*, pp. 115-116, Kiev 1967).

et cela malgré trois oukases tsaristes promulgués (en 1720, en 1863 et en 1876) dans le but d'en finir avec la littérature ukrainienne. Mais c'est surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle que le gouvernement tsariste russe s'acharna particulièrement contre la littérature ukrainienne en se servant des méthodes les plus odieuses, même en déportant en Sibérie les personnes chez qui on trouvait des livres en langue ukrainienne. Peu après, en 1901, dans son étude *Moloda Oukraïna (Jeune Ukraine)*, Ivan Franko communiquait à ses lecteurs la faillite partielle que le gouvernement tsariste avait essuyée avec sa politique de russification :

L'oukase tsariste par lequel on avait interdit toute la littérature populaire en langue ukrainienne n'est pas aboli jusqu'à présent, mais l'histoire a démontré l'impossibilité de le garder en vigueur.

Les agissements infâmes, que le gouvernement tsariste russe employait pour rendre esclave le peuple ukrainien et pour détruire la culture de celui-ci, ont provoqué l'indignation même chez certains écrivains et hommes d'action russes. Voici ce que Lénine nous en dit :

Le tsarisme maudit faisait des Grands-Russes les bourreaux du peuple ukrainien, entretenant systématiquement chez ce dernier la haine de ceux qui allaient jusqu'à empêcher les enfants ukrainiens de parler leur langue maternelle et de faire leurs études en cette langue ².

Par ces quelques lignes, Lénine donna une idée succincte et nette sur le caractère abominable du chauvinisme impérialiste russe et sur l'état d'esprit de ses représentants. Devenus instruments dociles entre les mains de leurs despotes, certains Russes commettaient des crimes pour maintenir le peuple

² Cf. LÉNINE, *Œuvres*, t. 25, p. 91 ; Paris-Moscou (en français).

ukrainien sous le joug tsariste, d'autres manifestaient leur haine raciste en empêchant les enfants ukrainiens de parler leur langue maternelle. Or, Piotr Strouvé était d'un acabit semblable. S'efforçant de nier, contre toute évidence, l'existence de la culture ukrainienne, mais n'étant pas en mesure d'y parvenir, il s'abandonnait au désespoir parce que la littérature ukrainienne, bien que frappée par plusieurs interdictions, ne cessait de s'enrichir de nouveaux ouvrages dont certains traitaient des sujets universels.

L'énumération des œuvres en langue ukrainienne traitant des sujets universels, parues jusqu'en 1911, prendrait plusieurs pages. Rappelons seulement les plus importantes d'entre elles : *L'Énéide* travestie d'Ivan Kotliarevsky (1798), *Les Néophytes* (1857) et *Maria* (1859) de Tarass Chevtchenko ; les poèmes *Parabole de la vie* (1892) et *Parabole de la beauté* (1897) d'Ivan Franko et surtout son grand poème *Moïse* (1905) ; les œuvres de Lessia Oukraïnka telles que ses deux grands poèmes *Samson* (1888) et *Robert Bruce, roi d'Ecosse* (1893), les poèmes dramatiques *La Possédée* (1901), *La Captivité babylonienne* (1903) et *Sur les Ruines* (1904), la pièce *Dans les Catacombes* (1905), le poème dramatique *Cassandre* (1907), le drame *Rufin et Priscilla* (1908) et le poème dramatique *L'Avocat Martian* (1911).

Toutes ces œuvres susmentionnées appartiennent à la période de la renaissance de la littérature ukrainienne dont le point de départ se situait en 1798. Quant à la littérature ukrainienne ancienne, il en sera question plus bas. Toujours est-il qu'il n'existait nulle nécessité de créer expressément la culture ukrainienne, car celle-ci avait derrière elle plusieurs siècles d'existence. Depuis plusieurs siècles aussi, ses ennemis ne ménageaient pas leurs efforts pour se l'attribuer ou, quand cela leur était impossible, ils s'acharnaient contre elle pour la détruire ou pour nier son existence. Ces faits sont de nos jours non seulement reconnus en Union soviétique, mais encore confirmés officiellement.

Quoi qu'il en soit, le développement de la langue littéraire ukrainienne a été freiné par l'oppression sociale et nationale encore au XVI^e et au XVII^e siècles dans les territoires

ukrainiens qui faisaient partie alors de l'Etat aristocratique polonais³.

En cette même époque, la culture ukrainienne ne subissait aucune oppression des Moscovites, ancêtres des Russes actuels, pour la simple raison que l'Ukraine et la Moscovie étaient séparées par la frontière. Bien au contraire, les œuvres de la littérature ukrainienne, traduites en langue russe, exerçaient une influence considérable sur certaines couches de la population de Moscou et de la Moscovie. Voyons ces faits de plus près.

Les œuvres des écrivains ukrainiens — polémistes et publicistes — H.D. Smotrytsky, C. Zyzaniy, Kliryk Ostrozsky, Christopher Filalet, I.M. Boretsky, A. Voznessensky, M.H. Smotrytsky, Z. Kopystensky et d'autres qui se diffusaient sous l'aspect imprimé ou en manuscrits, avaient une grande portée idéologique et artistique sur l'évolution des littératures ukrainienne, russe et biélorussienne, non seulement pour leur époque, mais aussi pour les périodes suivantes. La parution à Moscou de la traduction en russe des œuvres polémiques des écrivains ukrainiens dans le recueil dit *Kirillovaïa kniga* (1644) en fait foi en particulier⁴.

Or, dix ans après la parution de la *Kirillovaïa kniga*, un pacte a été conclu entre la Moscovie et l'Ukraine, ce qui a permis aux tsars de commencer l'oppression de la langue ukrainienne. Voici quelques détails sur cette oppression :

La réunion de l'Ukraine à la Russie (1654) favorisa des relations plus étroites de la langue ukrainienne avec la langue sœur russe en dépit de

³ Cf. *Oukraïnska Radianska Socialistychna Respublika*, Kyïv 1965. (*République Socialiste Soviétique d'Ukraine*, p. 543, Kiev 1965).

⁴ *République...*, op. cit., p. 550.

la politique d'oppression que commençait à mener contre la langue ukrainienne le tsarisme russe immédiatement après la réunion ⁵.

Cette citation montre clairement que, depuis 1654, l'existence de la culture ukrainienne était précaire. Or, en 1720, le premier oukase tsariste contre la langue littéraire ukrainienne fut promulgué et mis en vigueur. Depuis lors, il était évident qu'en intensifiant l'oppression de la langue ukrainienne, le tsarisme russe préméditait l'anéantissement de cette même littérature qui avait autrefois exercé une influence bénéfique sur la littérature russe!...

Actuellement, les écrivains communistes ukrainiens ne dissimulent pas leur indignation quand ils évoquent les agissements odieux du tsarisme russe et son invention monstrueuse que l'on appelle la russification.

La Russie tsariste, Lénine l'appelait une prison des peuples. Les nationalités non russes y subissaient une oppression double (sociale et nationale). Le tsarisme réalisait une russification forcée, semait sciemment la méfiance entre les peuples et incendiait l'animosité nationale ⁶.

Evhene Kyryliouk, écrivain communiste ukrainien, lauréat du prix Lénine, est encore plus précis quand il écrit sur l'oppression de la culture ukrainienne et sur la russification. En évoquant l'époque qui suivit le troisième partage de la Pologne (1795), Evhene Kyryliouk écrit :

La réunion de la majeure partie des terres ukrainiennes dans les frontières de l'Empire russe favorisa l'achèvement de la formation de la nation bourgeoise ukrainienne. Le peuple ukrainien subis-

⁵ Ibid., p. 543.

⁶ Cf. *Naryssy Istorii Komounistychnoi Partii Oukraïny*, Kyïv 1971. (*Aperçus de l'Histoire du Parti Communiste d'Ukraine*, p. 9, Kiev 1971).

sait une grande oppression sociale et nationale. Néanmoins, dans ces conditions très pénibles, la culture ukrainienne se développait. L'Académie de Kiev conservait encore et toujours son importance ; c'était l'école supérieure de l'Ukraine qui formait des savants, des hommes d'action culturels, des enseignants et pour la Russie et pour d'autres pays slaves : Serbie, Monténégro, Bulgarie ⁷.

Après avoir énuméré une suite de savants formés à l'Académie de Kiev, E. Kyryliouk nous fournit d'autres précisions :

Mais plus tard, aux temps modernes, les hommes d'action culturels progressistes n'étaient plus satisfaits par le niveau d'enseignement à l'Académie de Kiev et songeaient à y fonder une université. Dans la pétition de la noblesse ukrainienne pour la restauration des anciens droits de l'Ukraine, soumise à Catherine II, dans le paragraphe treize, on sollicitait la permission de fonder à Kiev une université de quatre facultés. Mais la princesse allemande, jouant même le libéralisme, ne voulut pas renoncer à sa politique impérialiste colonisatrice et n'accorda pas de permission pour la fondation de l'université ⁸.

Le refus de Catherine II ne tarda pas à avoir des suites diamétralement opposées à la pétition qui lui avait été soumise par la noblesse ukrainienne. C'est encore E. Kyryliouk qui le dit :

A la fin du XVIII^e siècle, les démarches de la russification de l'Académie de Kiev s'intensifient. Le métropolite de Kiev, Samuel Myslavsky, ancien élève de l'Académie, devenu membre de l'Acadé-

⁷ Evhene KYRYLIOUK, *Ivan Kotliarevsky ta Oukraïnska Litératura*, Kyïv 1969 (*Ivan Kotliarevsky et la Littérature Ukrainienne*, p. 8, Kiev 1969).

⁸ Evhene KYRYLIOUK, *op. cit.*, pp. 8-9.

mie russe pour ses « mérites », y manifeste une énergie particulière. Il désigne des Russes pour le corps enseignant, il envoie des étudiants à l'Université de Moscou pour l'étude de la langue russe, en particulier celle de sa prononciation⁹.

A la page 10 du même livre, E. Kyryliouk dit : L'Ukraine a été la patrie de l'art d'imprimer en Europe orientale, mais au XVIII^e siècle l'imprimerie y périclita.

Les causes de cette décadence sont connues. En 1721, un an après la promulgation du premier oukase tsariste contre la littérature ukrainienne, un collège ecclésiastique, dit « Saint-Synode », fut créé à Pétersbourg. Placé sous l'étroite dépendance du tsar, ce synode dut réaliser tous ses désirs, y compris le plan de destruction de la culture ukrainienne. Un certain temps après, l'imprimerie de Kiev et celle de Tchernihiv, subordonnées depuis 1721 au synode de Pétersbourg, ne pouvant plus imprimer que des livres religieux et encore en « grand-russe », allaient à la ruine pendant que de nombreux ouvrages des écrivains ukrainiens restaient inédits.

En étouffant, durant des siècles, la culture ukrainienne ou en voilant son existence ou encore en se l'attribuant à la mesure du possible, le régime tsariste russe causa un grand préjudice au peuple ukrainien. Il est vrai qu'à l'époque du tsarisme, certains Russes prenaient la défense de la culture ukrainienne, mais ils ne furent pas nombreux. Ce n'est qu'après la chute du tsarisme que de nombreux intellectuels russes reconnurent officiellement l'existence de la culture ukrainienne. Ainsi, les rédacteurs de la *Grande Encyclopédie Soviétique* en langue russe lui consacrèrent plusieurs pages du tome 44. A la page 137 de ce tome, se trouve l'article intitulé : *La littérature ukrainienne ancienne et la littérature du XIX^e siècle*. Ce titre prouve déjà que la littérature ukrainienne existait encore au Moyen Age. Il est donc inutile de citer, d'après la G.E.S., les noms de quelques dizaines d'écri-

⁹ Ibid. p. 9.

vains ukrainiens de cette longue période. Selon les rédacteurs de la *G.E.S.*, les ouvrages de Vychensky (mort en 1620) et l'œuvre de Skovoroda (1722-1794), sont les plus hautes acquisitions de la littérature ukrainienne de l'époque féodale ¹⁰.

Dans le même tome on nous dit que l'art populaire poétique ukrainien est exceptionnellement riche et varié tant par sa quantité que par les manières de son expression artistique ¹¹. Au même endroit on nous apprend que, pendant toute l'histoire, le peuple ukrainien créa une multitude de chansons, de contes, d'élégies, de couplets folkloriques, de proverbes et de dictons, de légendes, d'anecdotes et de récits.

En effet, à la période où la littérature et l'imprimerie ukrainienne n'avaient pas la possibilité de se développer librement, la poésie orale, qui ne pouvait être interdite par aucun oukase tsariste, se développait de plus en plus et devenait un riche patrimoine culturel du peuple ukrainien. N'ayant jamais été mutilée par la censure tsariste, elle était une sorte de recueil où toute la vérité éclatait et constituait une source d'influence, accessible à tous les Ukrainiens. Asservi et privé de ses dirigeants nationaux, trahi par une partie de sa classe supérieure en train de se russifier, le peuple ukrainien conservait dans ses chansons bien des trésors de sa culture. Il chantait son glorieux passé, déjà enveloppé et enjolivé de légendes ; ses espoirs, ses souffrances et ses rancœurs vibraient dans ses chansons.

Mais ses espoirs et son mécontentement ne se traduisaient pas uniquement par des chansons : au cours du XVIII^e et du XIX^e siècles, le peuple ukrainien tenta de nombreuses fois de secouer le joug polonais et le joug tsariste russe. **Rien qu'en Ukraine orientale au deuxième quart du XIX^e siècle 120 soulèvements populaires furent fixés** ¹². Après l'abolition du servage (en 1861), lorsque les serfs affranchis n'eurent pas reçu de terres qui leur étaient dues, une nouvelle vague de révoltes traversa l'Ukraine.

¹⁰ Cf. *Bolchaïa Sovietskaïa Encyklopedia*, t. 44, p. 138.

¹¹ Ibid. p. 135.

¹² Cf. A. J. CHALATA, *Markian Chachkevych*, p. 13, Kiev 1969.

C'est en cette époque trouble que naquit Laryssa Kossatch, future Lessia Oukraïнка. En 1876, quand elle eut cinq ans, le tsar Alexandre II signa le fameux oukase d'Ems, qui devait sonner le glas de la langue littéraire ukrainienne. N'empêche que quatre ans après la promulgation de l'oukase d'Ems, Laryssa Kossatch composa sa première poésie en langue interdite. Quelques années plus tard, ayant décidé de continuer à écrire en ukrainien, elle prit le pseudonyme de Lessia Oukraïнка (Lessia l'Ukrainienne).

NOTICE SUR LESSIA OUKRAÏNKA

Par un jour froid de janvier 1881, Laryssa Kossatch, future Lessia Oukraïnka, se trouvant sur la glace de la rivière Styr, s'aperçut trop tard que ses pieds étaient gelés. Au fil du temps, les suites de ce refroidissement devenaient de plus en plus graves : rhumatisme, scrofule, tuberculose des os. Puis, en automne 1884, pour sauver sa main gauche, le chirurgien dut en enlever deux os gâtés.

Cette opération jurga la maladie, mais ne l'arrêta pas définitivement. Plus tard, la tuberculose se transmit à une de ses jambes. Après qu'elle fut devenue adulte, le même mal gagna ses poumons et ses reins. Comme en ces temps-là la médecine ne disposait pas de remèdes efficaces contre la tuberculose, Lessia Oukraïnka dut faire des cures pendant des mois, pendant des années, et subir encore une opération particulièrement délicate. C'est ainsi que, durant une trentaine d'années, sa vie fut un véritable et presque incessant martyre.

Laryssa Kossatch vit le jour le 25 février 1871, dans la localité appelée par les Ukrainiens Zviahel, à laquelle le gouvernement tsariste, réalisant la russification de l'Ukraine par tous les moyens, imposa le nom russe, Novograd-Volynski.

Issue d'une famille noble et assez aisée, mais empêchée par la maladie d'aller à l'école, Lessia était vouée à terminer sa vie comme autodidacte. Elle eut néanmoins la possibilité de recevoir une instruction élémentaire de sa mère, nouvelliste et poétesse d'expression ukrainienne, connue sous le pseudonyme d'Oléna Ptchilka.

Les malheurs commencèrent à tomber sur la future Lessia Oukraïnka pendant la période où elle faisait ses débuts dans la littérature. Souffrante, elle voulut chasser les peines de son cœur et, probablement à son insu, la poésie lui servit d'exutoire. Mais sa mère s'en aperçut ; c'est pourquoi elle repro-

chait à Lessia les soupirs et les larmes dont il était souvent question dans ses premières œuvres.

Puisque la publication des journaux et livres en langue ukrainienne était interdite en Ukraine proprement dite, la jeune poétesse commença, en 1884, à publier ses œuvres dans les pages de la presse ukrainienne dans l'Empire austro-hongrois. Peu après, dans un compte rendu, Ivan Franko porta un jugement défavorable sur les poésies de Lessia Oukraïinka. Mais elle ne fut point disposée à jeter le manche après la cognée. Bien au contraire, elle suivit les conseils de ses critiques et se mit en devoir de corriger son style et de développer son talent. Douée et possédant une âme d'une trempe exceptionnelle, elle était à même de satisfaire aux exigences de sa mère et d'Ivan Franko.

En 1888, elle a créé un grand poème *Samson* qui témoigne déjà de son indépendance de traiter les sujets à sa façon. Un an plus tard, elle devint membre d'un cercle littéraire ukrainien à Kiev. En 1890, âgée de dix-neuf ans, elle fut déjà une poétesse accomplie et même les assauts furieux de sa maladie ne parvinrent pas à interrompre son activité littéraire. C'est au printemps de 1890 que la maladie s'acharna particulièrement contre Lessia. Clouée au lit par la maladie, elle fut alors affaiblie au point qu'elle ne pouvait pas rester assise durant trois minutes sans prendre appui sur quelque objet.

Et pourtant, chez elle, il y avait quelque chose qui tenait du paradoxe : dans un corps physiquement débile, résidait une âme saine, douée d'une inflexibilité et d'une ténacité inouïes, autrement dit, sa faiblesse physique était compensée par sa force d'esprit. La maladie l'empêchait de se livrer à l'activité, mais elle s'y livrait tout de même et, plus elle souffrait, plus elle devenait résistante aux douleurs et à l'abattement. Elle a appris à espérer même au moment où elle n'avait plus d'espoir de vivre. Son petit poème lyrique *Contra spem spero* en témoigne, et surtout la dernière strophe :

**Oui ! Je vais rire à travers les larmes
et chanter des chansons dans le malheur ;
sans espoir, je vais quand même espérer,
je vais vivre ! Hors de moi, mornes pensées !**

Au fil des années, ses œuvres s'accumulaient et le moment était venu de les publier dans un recueil. Puisque l'impression des livres en langue ukrainienne était alors interdite en Ukraine, Lessia Oukraïнка publia, en mars 1893, son premier recueil de poèmes à Lviv (Lemberg) sous l'occupation autrichienne. Intitulé *Sur les ailes des chansons*, ce recueil lui valut aussitôt une vaste notoriété. Mais cette fois-ci Ivan Franko, son ancien dur critique, fut émerveillé par l'évolution et la perfection du talent poétique de Lessia Oukraïнка. C'est Ivan Franko qui donna alors une véritable et haute appréciation des poèmes de la jeune femme de lettres ukrainienne, c'est lui aussi qui contribua pour beaucoup à sa renommée.

A partir de 1890, plusieurs écrivains et critiques littéraires, en lisant les poésies de Lessia l'autodidacte, étaient étonnés et par son talent et par son instruction. De nos jours, pour ceux qui étudient l'œuvre de Lessia Oukraïнка, l'étonnement est plus grand encore : il est difficile de croire que cette fille débile, presque toujours engagée dans la lutte contre les maladies, ait pu dégager de la profondeur de son âme une voix aussi puissante et que, n'ayant reçu qu'une instruction à domicile, elle ait acquis de telles connaissances générales qu'elle dépassait, en érudition, de nombreuses personnes ayant terminé leurs études dans des écoles supérieures.

Après la parution du recueil *Sur les ailes des chansons*, les ennemis de la littérature ukrainienne ont compris, eux aussi, l'importance des œuvres de Lessia Oukraïнка. Ainsi, par décision de la censure tsariste du 10 août (29 juillet) 1893, le recueil en question fut interdit dans l'Empire russe. En regardant certaines poésies de Lessia Oukraïнка à travers le prisme du chauvinisme impérialiste russe, la censure y décéla une **tendance préjudiciable**, cela veut dire que la poétesse ukrainienne prenait la défense de l'Ukraine et de son peuple asservi par le tsarisme russe. En voici la traduction d'un extrait de la motivation de la censure tsariste :

La tendance préjudiciable de ces poésies se manifeste dans des lamentations mélancoliques sur le sort prétendument triste de la Petite Russie souffrant sous le soi-disant joug étranger, dans le

souhait d'un prompt changement de sa situation, dans un rêve fou de la possibilité d'obtenir l'indépendance par l'insurrection, dans la pensée sauvage de ce qu'il vaut mieux pour la Russie méridionale de périr dans les vagues marines que de s'anéantir en esclavage chez les étrangers (voir p. 72), dans la résolution de l'auteur, originaire de la province de Volhynie, de quitter son pays natal et de s'établir à l'étranger dans le dessein d'agitation ¹³...

En lisant l'extrait ci-dessus, on constate que le censeur évitait soigneusement de donner à l'Ukraine son nom véritable, mais lui substituait les appellations que le tsarisme voulait imposer à la patrie de Lessia Oukraïнка, notamment, la **Petite Russie** et la **Russie méridionale**.

Au mois de novembre 1893, une lettre de Lessia Oukraïнка, envoyée à un écrivain ukrainien résidant dans l'Empire austro-hongrois, a été violée par la police tsariste russe. Pour les besoins du général de police Novitsky, un certain Skvortsov tire des extraits de la lettre en question et les traduit de l'ukrainien en russe. Un de ces extraits mérite son attention.

Si notre langue avait autant de droits en Russie qu'en Galicie, nous ne serions pas en retard non plus, je le crois fermement, mais, à présent, que celui qui le veut jette des pierres aux Ukrainiens opprimés par l'école, par le gouvernement, par les institutions publiques, mais moi, je ne jetterai pas ma pierre ¹⁴.

Ayant pris connaissance de cet extrait, la police tsariste était convaincue que la poétesse ukrainienne, âgée à peine de 22 ans, était déjà une militante active pour les droits du peu-

¹³ Cf. Lessia OUKRAÏNKA, *Dokoumenty i matéryaly*, Kyïv 1971. (Lessia OUKRAÏNKA, *Documents et matériaux*, p. 97, Kiev 1971).

¹⁴ *Ibid.*, p. 99.

ple ukrainien et qu'elle ne pouvait pas admettre l'oppression que ses compatriotes subissaient sous la botte tsariste russe. Toujours est-il que par la décision du Département de police de Pétersbourg, Lessia Oukraïнка était depuis lors placée sous la surveillance secrète de la police.

En 1894, Lessia va rejoindre son oncle maternel, M. Drahomanov, à Sofia, en Bulgarie, et cela lui permettra d'échapper pour un an à la surveillance secrète des argousins tsaristes. Mais, en juin 1895, M. Drahomanov meurt subitement et sa nièce se décide à retourner en Ukraine.

Depuis 1894, l'Empire russe avait un nouveau tsar, Nicolas II. En 1896, le couronnement de ce nouveau despote à Moscou occasionna une incroyable liesse et un drame terrible. Ayant appris ce drame, Lessia Oukraïнка écrivit, le 28 mai 1896, à une de ses cousines, les paroles suivantes :

Eh bien, pourquoi n'es-tu pas allée à Moscou pour le couronnement ? Là, tu aurais trouvé tes collègues-journalistes (consœurs, ou comment faut-il les appeler ?), d'ailleurs, toi, avec ta passion pour les spectacles, tu aurais été certainement écrasée dans le champ Khodynskoé !

Par la note de la rédaction à la lettre dont il s'agit, nous apprenons qu'une fête populaire, organisée à l'occasion du couronnement de Nicolas II, a tourné en une grande bousculade au cours de laquelle à peu près deux mille personnes ont trouvé la mort.

Cette bousculade monstre qui entraîna deux mille morts témoigna de la grande popularité dont Nicolas II jouissait à Moscou. Convaincu de sa popularité et désireux de démontrer qu'il avait de la poigne, Nicolas II ne tarda pas d'ordonner de corriger les soldats, dont il était le chef suprême, avec une trique. Sa décision provoqua l'indignation de certains Russes et ils donnèrent à leur nouveau tsar le sobriquet qu'il méritait : *Nikolai Palkine* (*Nicolas la Trique*). Mais le nouveau tsar de l'Empire russe fut aussi pris du désir d'accélérer la russification de l'Ukraine en y semant la terreur.

Un certain temps après son couronnement, Nicolas II se rendit en France où la presse à sa solde lui avait préparé un accueil enthousiaste. Alors qu'il effectuait son voyage triomphal en France, il envoya en Ukraine des bandes de ses sbires pour y semer la terreur. Lessia Oukraïнка, témoin de ces exactions, en fut révoltée au point qu'elle souffrit mille morts, ce qu'on devine dans sa lettre du 7.12.1896 qu'elle a écrite à la veuve de M. Drahomanov. En voici un extrait :

A toutes ces misères des temps présents, s'ajoutèrent encore les misères publiques : à Kiev, de nombreuses perquisitions et arrestations eurent lieu ; la police s'attaqua même à l'université où elle fouilla le laboratoire et même le cabinet d'un professeur. Après cela, on se mit à faire une rafle d'étudiants ; entre autres, une de nos bonnes connaissances ¹⁵ fut appréhendée, et cela nous causa une grande tristesse, car ce camarade est emprisonné jusqu'à présent, tandis que jusqu'ici les « détachements volants » ¹⁶ parcourent la ville. C'est déjà le troisième pogrome en cette année !

Le document cité ci-dessus nous montre que les pogromes des intellectuels ukrainiens étaient perpétrés au cœur même de l'Ukraine. Nicolas II pouvait en être fier. Mais il ignorait, sans doute, qu'en ordonnant les pogromes des intellectuels ukrainiens à Kiev et qu'en faisant rosser ses soldats avec un gros bâton, il creusait sa tombe et celle du tsarisme.

Scandalisée par l'accueil enthousiaste réservé en France au tsar Nicolas II et révoltée contre la terreur que les sbires de ce même despote semaient en Ukraine, Lessia Oukraïнка écrivit plusieurs poèmes qui devaient avoir des conséquences très défavorables et pour le tsar et pour ses acolytes. Elle

¹⁵ Il s'agissait de Mykhaïlo Kryvyniouk, étudiant à l'Université de Kiev et fiancé d'Olha Kossatch, sœur de Lessia Oukraïнка. En 1896, il fut arrêté au cours d'une rafle et déporté dans la région d'Arkhangelsk.

¹⁶ Entre guillemets et en russe dans le texte ukrainien.

écrivit aussi un article en français et voulut le publier dans les pages de *La Réforme* ou dans les pages d'un autre journal français de tendance socialiste ou radicale qui ne fût pas franco-russe, c'est-à-dire à la solde du tsar. Il paraît qu'elle n'a pas réussi. Toujours est-il que cet article, traduit du français en ukrainien, a été inséré dans le tome VIII des œuvres de Lessia Oukraïнка (Kiev 1963-1965). Dans cet article, elle s'adresse aux poètes et artistes français. Après les avoir invités de venir voir notre prison merveilleuse, elle leur dit :

N'ayez pas peur, confrères, la prison des poètes qui aiment la liberté, la patrie et le peuple n'est pas si étriquée que d'autres lieux d'emprisonnement ; elle est vaste et son nom est fameux : Russie.

Au cours des derniers mois de 1896, l'état de santé de Lessia Oukraïнка ne cessa de s'aggraver et elle vécut dans des alternances d'abattement et d'espoir. Certaines de ses poésies de cette période témoignent de sa lutte désespérée contre la maladie, d'autres sont imprégnées d'angoisse, d'autres encore révèlent la renaissance du courage. Ces poésies nous montrent Lessia clouée au lit par la maladie et tenaillée par une fièvre implacable. Elles nous dévoilent l'état de son âme d'alors : tantôt elle affronte stoïquement la mort qu'elle sent venir, tantôt elle se laisse dominer par le désespoir et s'avoue vaincue par la maladie.

Le 16 septembre le désespoir de Lessia est à son comble. Pourtant, bien que désespérée, elle n'oublie pas ceux qui sont asservis et leur dédie les premiers mots de son premier poème composé ce jour-là : **Malheur à ceux qui sont nés au cachot !** Dans le second poème de ce même jour, qui est plutôt lyrique, elle doute de son talent et de ce **qu'ici-bas il y ait quelque vocation pour les gens ;** elle est certaine que **plus d'une fois la crise atteindra son âme,** elle se croit abandonnée de tous et la pensée à la mort prématurée lui arrache des accents d'un pathétique déchirant :

**Et peut-être, plus d'une fois, des jours maudits
m'amèneront un spectre menaçant de la mort cruelle**

**et, de nouveau abandonnée de tous, il me faudra
ne pas vivre, mais endurer ma vie comme une peine.**

Trois mois ont passé. Lessia n'est pas guérie et elle souffre toujours. Le 28 décembre 1896, elle se prépare déjà à la mort, ce qu'on devine en lisant l'un des poèmes qu'elle a composés en ce jour-là. Cependant une lueur d'espoir réapparaît et la poétesse malade la fixe sur le papier :

**Oui, je sais, ce sont des fantômes de maladie,
pour moi, ce serait trop tôt de mourir.
Mais mon cœur est accablé par des nuages noirs
d'un mauvais pressentiment, mon âme se meurt.**

Au cours de trois semaines suivantes, la fièvre impitoyable n'a cessé de martyriser sa victime. Le 19 janvier 1897, elle lui envoie une tristesse sans bornes, Lessia se croit abandonnée même par sa Muse, en souffre encore davantage et écrit :

**Sans elle, je suis maintenant si solitaire
au milieu de ce malheur sans bornes.**

La fièvre envoie à Lessia le délire accompagné de visions fantastiques, fait danser les étoiles de neige devant ses yeux exténués, transforme cette danse en un voyage vers les astres et, là, la poétesse aperçoit enfin sa Muse :

**Cette Muse lointaine m'attire, m'appelle et m'envoie
des fantômes comme la fièvre en crée,
et une brume telle une mer lugubre m'entoure...
Pourquoi ces maléfices ne la dissipent-ils pas ?**

Dans l'espoir de se rétablir, Lessia se rend, en juin 1897, pour la deuxième fois en Crimée. Quinze jours plus tard, sa santé va en s'améliorant. Elle reste en Crimée jusqu'au printemps 1898. Puis, après un séjour de plusieurs mois à Kiev et dans la propriété familiale de sa mère à Hadiatch, elle part, au début de 1899, pour Berlin pour y subir l'opération de sa jambe. Rentrée de Berlin en été de 1899, elle fait de

nombreux déplacements entre Kiev, Hadiatch, Pétersbourg, Tartou, Riga et Minsk. A Minsk, elle soigne pendant plusieurs semaines son ami, Serge Merjynsky, mais celui-ci meurt au début de mars 1901.

Pour assoupir son chagrin, en avril 1901, elle quitte l'Empire russe, se rend en Galicie et en Boukovine, puis passe plusieurs semaines dans la station climatique Bourkout, située dans les Carpates orientales. Rentrée à Kiev en automne de la même année, quelques mois plus tard elle part pour San Remo et Palerme en Italie, toujours dans l'espoir de se rétablir. Sept mois plus tard, elle rentre en Ukraine, mais repart aussitôt pour San Remo où elle séjourne jusqu'au printemps 1903. En automne de la même année, elle se rend en Géorgie pour être plus près de son fiancé Klyment Kvitka. Elle rentre en Ukraine en été 1904, puis regagne la Géorgie.

Lors du second séjour de Lessia au Caucase, le dimanche du 9 (22) janvier 1905, la police de Nicolas II tira, à Pétersbourg, sur les manifestants pacifiques. Cinq cents personnes sans défense furent alors massacrées. Ce jour reçut l'appellation du *dimanche rouge* et inaugura la révolution qui se répandit sur plusieurs pays de l'Empire russe. Même à Moscou, où neuf ans plus tôt ses habitants, plongés dans une liesse monstre à l'occasion du couronnement de Nicolas II, avaient piétiné à mort deux mille de leurs semblables, en janvier 1906, ce même tsar fit écraser dans le sang la grève des ouvriers.

Des événements semblables eurent lieu à Tiflis, en Géorgie, où se trouvait Lessia Oukraïnka. Dans sa lettre du 6 (19) février 1905, écrite à sa mère, elle dit qu'à Tiflis il y a eu un jour « printanier » au cours duquel les mares de sang humain restèrent jusqu'au soir sur les trottoirs.

Rentrée aussitôt en Ukraine, Lessia doit se rendre d'urgence, et en pleine révolution, à Pétersbourg pour y porter secours à sa sœur cadette, Isydora, qui y est tombée malade. Ce voyage et le séjour de trois semaines dans la capitale des tsars lui fournit l'occasion d'être au centre même de la révolution. Dans sa lettre du 5 (18) novembre 1905, Lessia écrit à son amie Olha Kobylanska qu'elle avait vu de très

nombreuses bannières rouges et entendu beaucoup de chants et de grands mots, et qu'elle est rentrée ensuite dans Kiev détruit par les Cent-Noirs...

Les Cent-Noirs... Voyons tout d'abord la définition actuelle de ces coupe-jarrets : Cent-Noirs, bandes monarchistes organisées par la police du tsar pour lutter contre le mouvement révolutionnaire. Les Cent-Noirs assassinaient les révolutionnaires, attaquaient les intellectuels progressistes, organisaient des pogromes¹⁷. Quoi qu'il en fût, c'est surtout en Ukraine que les Cent-Noirs se rendirent odieux par leurs monstruosité.

Puisque Lessia se trouvait, pendant la révolution de 1905, en Géorgie et puis à Pétersbourg, elle n'a pu être témoin oculaire des pogromes que les Cent-Noirs ont commis en Ukraine. On peut seulement supposer que ces coupe-jarrets tsaristes, en réprimant la révolution à Kiev, ont assassiné plusieurs révolutionnaires et intellectuels ukraïniens, qu'ils ont détruit quelques maisons de culture ukraïniennes et profané pas mal de monuments rappelant le passé de l'Ukraine.

Or, en 1907, les Cent-Noirs de funeste mémoire, se livrèrent, une fois de plus, avec leur brutalité habituelle, à des pogromes dirigés contre les intellectuels ukraïniens. Appuyés par la police tsariste qui procédait à des perquisitions au domicile des intellectuels ukraïniens et à leurs arrestations massives, les Cent-Noirs détruisaient impunément des établissements culturels ukraïniens à Kiev. Au cours de cette terreur, Lessia Oukraïinka était aussi du nombre des persécutés : arrêtée en pleine nuit à son domicile à Kiev, elle passa le restant de la nuit en prison et fut relâchée. Dans sa lettre du 24 janvier 1907, elle écrit à sa mère que c'était une histoire purement folle, que parmi les gens incarcérés et entassés dans des cellules, il y avait plusieurs personnes malades et vieilles... Dans cette même lettre, elle fait savoir à sa mère que deux journaux ukraïniens de Kiev, la *Rada* et le *Visnyk*, ont été terriblement ruinés.

¹⁷ Cf. LÉNINE, *Ecrits sur l'Art et la Littérature*, p. 285 (N.d.I.R.), Moscou 1969, Editions en langues étrangères (en français).

Par la note de la rédaction de la même lettre, nous apprenons plusieurs détails supplémentaires concernant ces actes odieux des chauvins tsaristes russes. On nous y dit qu'il s'agissait des arrestations massives d'intellectuels ukrainiens à Kiev. On y précise aussi le motif de ces persécutions :

Les forces réactionnaires-monarchistes, profitant de la diminution de l'esprit révolutionnaire, déploierent une cruelle persécution de la culture nationale ukrainienne, en premier lieu de la presse ukrainienne qui, pendant la révolution, avait commencé peu à peu à renaître.

Bientôt après sa brève arrestation, Lessia a d'autres raisons de se soucier : son fiancé Klyment Kvitka est gravement malade. Au printemps de la même année, elle se trouve avec lui dans un sanatorium en Crimée et l'entoure de soins. Dès que la santé de son fiancé s'améliore, ils se rendent à Kiev où ils se marient, puis regagnent la Crimée pour se soigner.

Depuis lors, pendant six ans, Lessia séjourne presque tout le temps dans des sanatoria et dans des stations climatiques. Au cours de cette période, elle ne cesse presque jamais son activité littéraire. Au début de 1913, elle se trouve encore à Héliouân, en Egypte. Elle est déjà à bout de forces, mais un impératif irrésistible la pousse encore à créer. C'est ainsi que le 5 février 1913 elle termine son grand poème *Sur le géant*, sorte de réquisitoire contre les ennemis implacables du peuple ukrainien. Le 28 mars, elle met la dernière main à sa dernière pièce, le poème dramatique *L'Orgie*.

Puis elle fait ses préparatifs pour rejoindre son époux en Géorgie. Le 23 avril, elle débarque à Odessa et cela lui permet de revoir sa patrie bien-aimée pour la dernière fois. Arrivée en Géorgie, elle contracte la fièvre caucasienne. Cette maladie met fin aux longues souffrances de la grande poétesse ukrainienne le 1 août 1913, à Sourami, en Géorgie.

Les patriotes ukrainiens transportèrent le corps de Lessia Oukraïnka à Kiev pour l'y enterrer. La police tsariste formula aussitôt plusieurs interdictions concernant cet enterrement.

Mais, malgré leur puissance, les fonctionnaires de Nicolas II ne furent pas à même d'empêcher ce qu'ils avaient prévu et les obsèques de Lessia Oukraïнка à Kiev prirent le caractère d'une manifestation nationale des patriotes ukrainiens.



Pendant sa courte vie, Lessia Oukraïнка a lancé plusieurs fois des appels ardents qui avaient la signification du mot d'ordre : **A bas l'Empire tsariste russe !** Elle était morte, mais l'Empire tsariste restait toujours debout. Bien au contraire, certains mystificateurs, sachant que Nicolas II et presque tous les autres tsars russes s'étaient rendus coupables d'une infinité de monstruosité, appelaient cet empire exécré **la sainte Russie**, tandis que d'autres, pour inspirer de la peur aux pays voisins de la Russie, disaient que l'armée tsariste était **un rouleau compresseur**. Mais les réalistes appelaient la Russie **une prison des peuples et un colosse aux pieds d'argile**. L'histoire devait démontrer que ces derniers avaient raison.

Et pourtant, Nicolas II avait une armée puissante et très nombreuse qui ne manquait pas d'armes. Malheureusement pour lui, il avait une arme de trop, notamment cette trique avec laquelle il faisait rosser ses soldats.

Lessia Oukraïнка, ennemie jurée du tsar Nicolas II, reconnut de son vivant que sa parole était son **arme unique** à elle. Le 25 novembre 1896, elle exprima l'espoir que sa parole servirait, **dans les mains de frères inconnus**, comme une épée contre les bourreaux. En terminant son poème de ce jour-là, elle en était même convaincue :

**Les vengeurs vigoureux accepteront mon arme,
se lanceront avec elle courageusement au combat...
O mon arme ! sers mieux aux guerriers
que tu n'as servi à ces mains malades !**

Le fait que ces **vengeurs vigoureux** devaient venir, n'étonnera personne. Mais ce qui est plus curieux, c'est que

ces **vengeurs vigoureux** n'étaient pas du tout des **frères inconnus** pour la poétesse ukrainienne, mais originaires de sa province natale, la Volhynie. C'étaient les officiers, sous-officiers et soldats du régiment volhynien, formé le 12 octobre 1817, et faisant depuis lors partie de la garde impériale des tsars russes. Comme on peut le deviner, la majorité de l'effectif de ce régiment était composée d'Ukrainiens. Or, en février 1917, après que les masses laborieuses eurent débrayé à Pétersbourg, le régiment volhynien reçut l'ordre de mater la grève. Les membres du gouvernement du tsar pouvaient escompter sur l'obéissance du régiment volhynien, car ils se rappelaient, sans aucun doute, que les *Détachements volants* et les *Cent-Noirs*, constitués en majeure partie de Russes, n'avaient pas refusé d'exécuter les pogromes des intellectuels ukrainiens et de détruire les établissements de ces derniers à Kiev. Mais, en février 1917, la décision de la majorité de l'effectif du régiment volhynien était inattendue.

La révolte commença à gronder au sein du régiment volhynien au moment où ses soldats apprirent qu'ils étaient désignés pour tirer dans la foule des gens désarmés. En plus, aux manifestations prenaient part les épouses et mères des soldats russes qui se battaient au front. Ces femmes réclamaient l'augmentation de la ration pour leurs familles, ce que prouve un document daté de février 1917. Comment un soldat honnête peut-il tirer sur des femmes désarmées, mères et épouses des soldats combattant au front, et encore quand elles revendiquent ce qui leur est dû ?

Voilà comment les soldats du régiment volhynien se trouvèrent devant une cruelle alternative : tirer dans la foule des gens désarmés ou désobéir à leurs chefs. Massacrer des gens désarmés, cela signifiait commettre un crime atroce ; refuser de le faire, cela voulait dire forfaire à l'honneur, car ils étaient liés par le serment de défendre le tsar et son empire. Une rude épreuve s'annonçait.

Pour la plupart, les Volhyniens ne dissimulaient jamais leur fierté quand ils se rappelaient que Lessia Oukraïinka était native de leur région. Or, le 16 septembre 1896, leur poétesse bien-aimée avait écrit une sorte de mot d'ordre :

**Que péricisse l'honneur, ainsi que la conscience,
afin que s'écroule cette muraille de prison !**

Quel que fût le mobile qui poussa les soldats du régiment volhynien à la sédition, ils se révoltèrent le 27 février (le 12 mars) 1917 et, au lieu de tirer sur les grévistes, ils retournèrent leurs fusils contre les défenseurs des monstruosité tsaristes. Le même jour, le régiment volhynien parvint à gagner à la révolte trois autres unités de la garde impériale : le régiment lithuanien, le régiment de Préobrajensk et le régiment moscovite. Ces quatre régiments en révolte, réunis aux ouvriers en grève, prirent aussitôt le contrôle de la capitale du tsar. Quelques jours plus tard, Nicolas II fut obligé d'abdiquer. Mais Lessia Oukraïnka n'était plus en vie pour s'en réjouir.

Après son abdication jusqu'à son exécution en juillet 1918, Nicolas II eut beaucoup de temps pour penser aux méfaits qu'il avait commis pendant son règne. Probablement, il était aussi hanté par le terrible avertissement que Lessia Oukraïnka lui avait lancé, le 25 novembre 1896, dans son poème FIAT NOX !

**Hé, toi, tsar de l'obscurité !
Notre ennemi féroce ! Tu as raison de craindre
cette musique de fer produite par les chaînes !
Tu as peur, car ces cris menaçants et lugubres
peuvent toucher même un cœur de pierre.
Donc, avec quoi assourdiras-tu la voix farouche
du sombre chaos, celle de la faim et de la misère,
et ce hurlement désespéré : « lumière, lumière » ?
Toujours semblables à l'écho dans les montagnes,
des voix courageuses et libres lui répondront.
« Que l'obscurité soit ! » tu as dit ; c'est trop peu
pour assourdir le chaos et pour tuer Prométhée.**

Bien que Nicolas II eût eu recours à toutes les violences possibles, il n'échappa pas, en 1917, à la contrainte d'abdiquer. Mais Lessia Oukraïnka, morte quatre ans plus tôt, ne put assister à la déchéance de ce despote. Puis l'histoire se

chargea de perpétuer leur mémoire en attachant, au souvenir de chacun d'eux, un surnom adéquat. Pour avoir fait rosser ses soldats avec un gros bâton, le dernier tsar de l'Empire russe reçut le sobriquet qui le déshonore à tout jamais : *Nicolas la Trique*. Lessia Oukraïнка, pour avoir lutté longtemps contre les méfaits de Nicolas II, pour la persévérance dans la tâche qu'elle avait entreprise, pour son endurance courageuse dans de longues souffrances, reçut un surnom — on ne pourrait en imaginer un de plus juste — *la fille de Prométhée*.

NOTICE SUR *L'AMPHITRYON DE PIERRE*

En publiant son méchant article contre la culture nationale des peuples non russes de l'Empire tsariste, Piotr Strouvé devint malgré lui l'artisan de la création d'un *Don Juan* en langue ukrainienne. Or donc, dès que Lessia Oukraïнка eut pris connaissance de l'article en question, elle réagit aussitôt en faisant des démarches pour publier un livre de traductions en ukrainien de Verlaine et de Verhaeren précisément pour la raison que Piotr Strouvé s'y était opposé. Puis, se trouvant presque au seuil de la mort, elle se mit à écrire le drame *Don Juan*.

Après l'avoir terminé (le 29 avril 1912), elle le fit savoir à quelques personnes seulement, tout en les priant de garder la chose secrète jusqu'à la publication de *L'Amphitryon de pierre*, en précisant : **Que ce soit une surprise pour les lecteurs et pour les critiques.** En ce même temps, elle avança l'hypothèse d'être la première femme qui ait écrit un *Don Juan*. Quoi qu'il en soit, *L'Amphitryon de pierre* de Lessia Oukraïнка se distingue des autres *Don Juan*, à savoir que c'est la femme, doña Anna, qui remporte la victoire sur l'homme, Don Juan. Mais, avant d'attribuer cette victoire, Lessia hésita entre Dolorès et doña Anna. Sa préférence alla à la première, ce qu'on devine à la lecture d'une de ses lettres où elle dit : **Dolorès est plus proche de mon âme.** N'empêche qu'elle envoya Dolorès dans l'ombre et mit doña Anna en premier plan, non pas par sympathie, mais pour être objective : une femme orgueilleuse et égoïste comme doña Anna, parvient toujours à évincer une femme modeste comme Dolorès.

Or, la différence de nature entre Dolorès et doña Anna est frappante. Discrète et modeste, Dolorès est aussi terriblement jalouse. Mais sa grandeur d'âme lui permet de dominer sa jalousie et la pousse à accomplir un acte généreux : elle sacrifie son corps et son âme pour apporter le salut à son fiancé qui la trompe avec d'autres femmes.

C'est à doña Anna, dont la nature est opposée à celle de Dolorès, que Lessia assigna la tâche de dépouiller Don Juan de son mythe, de flétrir son anarchisme et de ridiculiser sa prétendue liberté. Intelligente, mais aussi égoïste et orgueilleuse, doña Anna y parviendra logiquement et progressivement, et sans forfaire à l'honneur. Cependant, au début de la pièce, Don Juan, un banni qui se dit **chevalier de la liberté**, ne manque pas d'attrait : Lessia le présente comme un bel homme et comme un beau parleur, elle souligne son courage et sa témérité ; bref, il est encore entouré de son auréole romantique.

Accouru à Séville pour doña Sol, Don Juan succombe au charme de doña Anna qui est à la veille de son mariage avec le Commandeur. Celle-ci est prête à partir avec Don Juan, mais se rend compte que la liberté dont il se vante n'est qu'un verbiage et elle coupe court à ses avances. Puis, grâce au sacrifice de Dolorès, Don Juan devient grand d'Espagne. Alors, il se risque à entrer, en pleine nuit, dans la chambre d'Anna. Mis en présence du Commandeur, il le tue et a la chance d'échapper à la justice.

La chance lui sourit encore, car doña Anna, victime de faits imprévus, consent à devenir sa fiancée. Mais orgueilleuse et très énergique, elle l'emporte sur lui et le subordonne à son égoïsme. L'assurance de Don Juan faiblit de plus en plus et ses propres aspirations s'effacent devant le désir, que lui a insufflé Anna, d'atteindre le sommet de la gloire et de la puissance. Démasqué comme un faux chevalier de la liberté, soumis à une femme autoritaire, il endosse le manteau de commandeur pour **conquérir villes et châteaux forts**, et c'est alors qu'il subit le châtement mérité. Doña Anna, quant à elle, après avoir terni la réputation de Don Juan et flétri son anarchisme, se prosterne aux pieds du Commandeur en pierre, et ainsi elle se soumet aux principes rigides que son époux défunt lui avait imposés.

A. SWIRKO

L'AMPHITRYON DE PIERRE

PERSONNAGES

Le Commandeur DON GONZAGO DE MENDOZA.

Doña ANNA.

DON JUAN.

DOLORÈS.

SGANARELLE, valet de Don Juan.

DON PABLO DE ALVAREZ,

Doña MERCEDES,

} père et mère de doña Anna.

Doña SOL.

Doña CONCEPTION, grande dame.

MARIQUITA, femme de chambre.

La duègne de doña Anna.

Grands d'Espagne et nobles dames, convives.

Gens de service.

Le cimetière de Séville. De somptueux mausolées, blanches statues de tristesse, du marbre parmi les cyprès et de nombreuses fleurs tropicales multicolores. Plus de beauté que de tristesse.

Doña Anna et Dolorès. Vêtue de blanc, avec une fleur dans ses nattes, Anna est toute parée de lamés et de chaînettes d'or. Dolorès, en grand deuil, est agenouillée auprès d'une tombe couverte de couronnes de fleurs naturelles encore vivaces.

DOLORÈS

(se levant et s'essuyant les yeux avec un mouchoir)

Allons-nous-en, Anita !

ANNA

(s'asseyant sur le banc sous un cyprès)

**Pas encore, Dolorès, vois-tu,
il fait si beau ici !**

DOLORÈS

(s'asseyant près d'Anna)

**Est-il possible que tu éprouves de l'attrait
pour cette beauté sépulcrale ? Toi, l'heureuse ?**

ANNA

Heureuse ?

DOLORÈS

**Tu épouses pourtant le Commandeur
sans y être contrainte, n'est-ce pas ?**

ANNA

Qui m'y aurait contrainte ?

DOLORÈS

Tu aimes donc ton fiancé ?

ANNA

Est-ce que don Gonzago ne le mérite pas ?

DOLORÈS

Je ne dis pas cela. Mais toi, Anna, tu me réponds singulièrement aux questions.

ANNA

Car ces questions sont si insolites.

DOLORÈS

Mais qu'est-ce qu'il y a ici d'insolite ?
Toi et moi, nous sommes deux amies les plus fidèles
et tu peux tout me dire en toute sincérité.

ANNA

A toi de commencer par me donner l'exemple.
Toi, tu as des secrets. Moi, je n'en ai pas.

DOLORÈS

Moi ? Des secrets ?

ANNA
(riant)

Quoi ? Tu n'en as pas ?
Non, ne baisse pas les yeux ! Laisse-moi y regarder.

(Elle plonge ses regards dans les yeux de Dolorès et rit.)

DOLORÈS
(ayant des larmes dans la voix)

Ne me tourmente pas, Anita !

ANNA

Même des larmes dans la voix ?
O Seigneur ! c'est une passion véritable !

Dolorès cache son visage dans ses mains.

Voyons, pardonne-moi, c'est bon !

(Elle prend en main le médaillon d'argent suspendu au cou de Dolorès par une ficelle noire.)

Qu'est-ce que tu as dans ce médaillon ? Probablement tu y enfermes les portraits de ton père et de ta mère défunts ?

(Elle ouvre le médaillon avant que Dolorès ne parvienne à retenir sa main.)

Qui est ce très beau chevalier ?

DOLORÈS

Mon fiancé.

ANNA

Je ne savais même pas que tu as été fiancée. Pourquoi je ne t'ai jamais vue avec lui ?

DOLORÈS

Et tu ne me verras pas avec lui.

ANNA

Est-il mort ?

DOLORÈS

Non, il est vivant.

ANNA

Il t'a trompée ?

DOLORÈS

Il ne m'a aucunement trompée.

ANNA

(impatiemment)

Il suffit de ces énigmes. Si tu ne veux pas, ne le dis pas. Je n'ai pas l'habitude de pénétrer de force dans les secrets d'autrui.

(Elle veut se lever, Dolorès la retient par la main.)

DOLORÈS

Rassieds-toi, Anna, rassieds-toi. Ignores-tu donc qu'il est difficile d'ébranler une grande pierre ?

(appliquant sa main contre son cœur)

Et moi, ici, j'en une très lourde, elle s'y trouve depuis très longtemps. De mon cœur, elle a évacué tous les chagrins, tous les désirs, excepté un seul... Penses-tu que j'ai pleuré mes parents défunts ? Non, mon Anita, c'est cette pierre qui a arraché des larmes de mon cœur...

ANNA

Alors, tu es fiancée depuis longtemps ?

DOLORÈS

Depuis ma naissance. Nos mères nous ont fiancés en ce temps-là encore où j'étais dans les espérances qu'avait ma mère.

ANNA

Oh ! ce n'était pas raisonnable !

DOLORÈS

Non, Anita. Probablement que telle était la volonté du Ciel afin que je puisse légalement dire qu'il est à moi, bien qu'il ne m'appartienne pas.

ANNA

Qui est-il ? Comme c'est bizarre que je ne le connaisse pas.

DOLORÈS

Lui, c'est Don Juan.

ANNA

Lequel ? Pas possible que ce soit celui-là...

DOLORÈS

Celui-là ! C'est le même ! Car quel autre, d'entre des centaines de milliers de Juan, peut se nommer si carrément « Don Juan », sans surnom, sans une autre indication ?

ANNA

Maintenant, je comprends... Mais comment se fait-il ? Il y a tant d'années qu'il n'est plus à Séville... Mais pourtant c'est un banni ?

DOLORÈS

Pour la dernière fois je l'ai vu lorsque nous étions à Cadix. Il vivait alors en se cachant dans des cavernes... Il vivait de la contrebande... et, parfois, naviguait avec des pirates... En ce temps-là, une gitane a quitté son camp et s'est enfuie avec lui au-delà la mer et, là, a disparu quelque part, mais lui est rentré à Cadix en emmenant une Mauresque qui avait empoisonné son frère à cause de Don Juan... Ensuite cette Mauresque a pris le voile...

ANNA

On dirait un conte.

DOLORÈS

Et pourtant, c'est la pure vérité.

ANNA

Et pour quelle raison a-t-il été banni ? J'en ai entendu quelque chose, mais d'une manière vague.

DOLORÈS

Lui, lorsqu'il était encore page,
pour l'infante, a provoqué au combat singulier
un prince du sang.

ANNA

Cette infante,
était-elle amoureuse de lui ?

DOLORÈS

Les gens parlent ainsi,
mais moi, je ne le crois pas.

ANNA

Pourquoi ?

DOLORÈS

Si elle l'aimait,
elle aurait abandonné Madrid et la cour royale
pour lui.

ANNA

Est-ce que c'est si facile ?

DOLORÈS

L'amour n'a pas besoin d'un chemin facile,
ainsi la fille du rabbin de Tolède a renié
sa foi pour lui.

ANNA

Et quoi ensuite ?

DOLORÈS

Elle s'est noyée.

ANNA

Voilà qu'il est redoutable, ton fiancé !
À vrai dire, son goût n'est pas des meilleurs :
une gitane, une musulmane et une juive...

DOLORÈS

Tu oublies l'infante !

ANNA

Voyons,
avec l'infante, l'affaire est vague.

DOLORÈS

Lui, en se rendant en exil, il avait enjôlé
la plus sainte des abbesses, petite-fille
de l'Inquisiteur même.

ANNA

Est-ce possible ?

DOLORÈS

Par surcroît, plus tard cette abbesse a tenu
une taverne fréquentée par des contrebandiers.

ANNA
(riant)

En effet,
ton Don Juan ne manque pas de traits d'esprit !...
Et toi, tu as l'air d'être fière de tout cela :
tu énumères tes rivales comme des trophées
que ton chevalier a conquis quelque part au tournoi.

DOLORÈS

Je suis jalouse d'elles, Anita, très jalouse !
Pourquoi ne suis-je pas une gitane pour pouvoir,
pour lui, sacrifier ma grande liberté ?
Pourquoi ne suis-je pas une Juive ? Je foulerais
ma foi aux pieds pour le servir ! Même renoncer
à la couronne, ce serait trop peu pour lui.
Si j'avais une famille, je ne l'épargnerais pas...

ANNA

Dolorès, aie peur de Dieu !

DOLORÈS

Oh ! Anita,
c'est de cette abbesse que je suis le plus jalouse !
Elle lui a sacrifié le salut de son âme,
elle a renoncé au paradis !

(serrant la main d'Anna)

Anna, Anna !

Jamais tu ne comprendras cette jalousie !

ANNA

A ta place, je ne serais pas jalouse d'elles, de ces malheureuses délaissées. Ah ! pardon, j'ai oublié qu'il t'avait aussi délaissée.

DOLORÈS

Il ne m'a pas délaissée et ne me délaissera pas.

ANNA

Encore des énigmes ! Qu'as-tu donc, Dolorès ?

DOLORÈS

Moi, je suis allée aussi dans cette caverne où il se cachait...

ANNA

(brûlant de curiosité)

Tiens ! Et quoi encore ? Parle !

DOLORÈS

Il était criblé de coups d'épée. Il avait voulu enlever l'épouse d'un alcade. Mais cet alcade avait tué son épouse et blessé Don Juan.

ANNA

Mais comment es-tu parvenue jusqu'à lui ?

DOLORÈS

Maintenant, je ne m'en souviens pas moi-même... C'était quelque chose comme un songe fiévreux... Je le surveillais ; je portais de l'eau à minuit pour lui laver les plaies, je le soignais et ainsi je l'ai guéri.

ANNA

Eh bien ?

Est-ce tout ?

DOLORÈS

C'est tout. Il s'est remis sur pied et moi, je l'ai quitté et je suis rentrée à la maison.

ANNA

Telle que tu étais auparavant ?

DOLORÈS

La même, Anna, comme une chaste invitée. Toi, ne pense pas que je me serais laissé séduire par lui. Jamais de la vie !

ANNA

Et pourtant, tu l'aimes à la folie.

DOLORÈS

Anna, ce n'est pas de la folie ! L'amour se trouve dans mon cœur comme le sang dans le calice mystérieux Saint-Graal¹. Je suis fiancée et personne n'a le droit de m'entacher, même pas Don Juan. Et il le sait.

ANNA

Comment ?

¹ Graal (le) ou Saint-Graal (le), calice légendaire de la Dernière Cène et du Golgotha. Dans la croyance du Moyen Age, le calice appelé le Graal ou le Saint-Graal aurait servi à Jésus-Christ pour la Dernière Cène avec ses apôtres. Toujours selon cette même légende, dans ce calice Joseph d'Arimathie aurait recueilli le sang qui coula du côté de Jésus-Christ après que le centurion l'eut percé par sa lance. Au Moyen Age, la légende du Saint-Graal inspira de nombreux poètes.

Il le sent avec son âme.

Et il éprouve pour moi un sentiment,
 mais ce sentiment, ce n'est pas l'amour,
 cela n'a pas de nom... En faisant ses adieux,
 il a enlevé l'anneau de mon doigt et a dit :
 « Honorable señorita, si quelqu'un
 vous fait des reproches à cause de moi,
 dites-lui que je suis votre fiancé fidèle,
 car je n'échangerai plus d'anneau avec une autre,
 je vous en donne ma parole d'honneur. »

ANNA

S'il a parlé ainsi, est-ce que cela ne veut pas dire
 que tu es la seule qu'il aime véritablement ?

DOLORÈS

(hochant tristement la tête)

Le cœur ne se laisse pas abuser par des paroles...
 C'est n'est que le rêve qui me lie avec mon bien-aimé.
 L'existence de fiancés tels que nous sommes
 serait avantageuse pour les âmes du paradis, là-haut,
 mais ici-bas, cela cause un tourment infernal !
 Toi, Anna, tu ne peux pas le concevoir ; pour toi,
 tous les songes, tous les rêves se réalisent...

ANNA

« Tous les songes, tous les rêves », c'est trop fort !

DOLORÈS

Pourquoi trop fort ? Qu'est-ce qui te manque ?
 Tu as tout : beauté, jeunesse, amour, richesse,
 et bientôt tu jouiras aussi de l'estime
 due à l'épouse du Commandeur.

ANNA

(Après s'être mise à rire, elle se lève.)

Seulement, ici, je ne vois ni songes ni rêves.

DOLORÈS

(avec un sourire pâle)

Après tout, on dirait que tu n'en as plus besoin.

Les deux demoiselles se promènent parmi les monuments.

ANNA

Dolorès, qui peut donc se passer des rêves ?

J'en ai un, moi, c'est un rêve enfantin...

Probablement qu'il a pris naissance dans ces contes que grand-mère m'avait narrés quand j'étais petite ; je les aimais tant...

DOLORÈS

Quel est donc ce rêve ?

ANNA

Peuh ! ce sont des chimères... Dans ma rêverie je vois une montagne escarpée et inaccessible, sur cette montagne, un château fort, austère comme l'aire de l'aigle, et dans ce château une jeune princesse... Personne n'est à même de l'atteindre sur le rocher escarpé...

Chevaliers et chevaux se tuent en s'efforçant d'escalader le sommet, des ruisselets rouges de sang serpentent à travers le terrain situé au pied de la montagne...

DOLORÈS

Quelle cruelle rêverie !

ANNA

Dans les rêveries, tout est permis... Et puis...

DOLORÈS
(*enchaînant*)

... un heureux chevalier a escaladé la montagne et a atteint la main et le cœur de la demoiselle. Eh bien ! Anna, ce rêve s'est déjà réalisé, car cette princesse, c'est toi, bien entendu, les chevaliers tués, c'étaient ces seigneurs qui t'ont malheureusement recherchée en mariage, tandis que le chevalier heureux, c'est don Gonzago.

ANNA
(*riant*)

Non, mon Commandeur c'est la montagne même, mais le chevalier heureux n'existe nulle part au monde.

DOLORÈS
C'est peut-être mieux,
car que pourrais-tu donc donner au chevalier
en récompense ?

ANNA
Un verre de limonade
pour se rafraîchir.

(*Elle s'interrompt. D'un autre ton.*)

Regarde seulement dans ce tombeau, Dolorès, ne voilà-t-il pas que la lumière y vacille comme si quelqu'un la couvrait et la découvrait... Tiens ! peut-être quelqu'un s'y trouve ?

DOLORÈS
Ce sont les chauves-souris
qui volent en rond autour de la veilleuse.

ANNA
J'y jetterai un coup d'œil...

(Elle regarde dans le caveau à travers la porte en grille, tire Dolorès par la manche et montre quelque chose. Chuchotant.)

Regarde ! Un voleur. J'appellerai le gardien.

(Elle se met à courir.)

En ce moment la porte s'ouvre. Dolorès s'écrie et perd connaissance.

DON JUAN

(Après sa sortie du caveau, à Anna.)

**Je vous prie, señorita, ne vous enfuyez pas,
ne craignez rien. Je ne suis pas un voleur.**

Anna revient sur ses pas et se penche sur Dolorès.

DOLORÈS

(Ayant repris ses sens et serrant la main d'Anna.)

Anna, c'est lui !... Ou suis-je devenue folle ?

ANNA

Vous êtes Don Juan ?

DON JUAN

(faisant une révérence)

A votre service.

DOLORÈS

Comment avez-vous pu arriver ici ?

DON JUAN

A cheval

et puis à pied.

DOLORÈS

**Dieu, c'est une plaisanterie !
Vous risquez pourtant votre tête !**

DON JUAN

Señorita, c'est bien la première fois qu'on me fait compliment de ce que je risque non pas mon cœur, toujours occupé, mais ma tête qui est, à vrai dire, remplie de pensées, mais de légères seulement.

ANNA

Et qu'est-ce qui pèse donc sur votre cœur ?

DON JUAN

O señorita, ce n'est que celle qui prendra mon cœur dans sa petite main qui pourra le connaître.

ANNA

Ainsi votre cœur a été pesé plus d'une fois.

DON JUAN

Le croyez-vous ?

DOLORÈS

Cachez-vous !

Si quelqu'un arrive, vous êtes perdu !

DON JUAN

Si à présent, après avoir supporté les regards de ces beaux yeux, je ne suis pas encore perdu, où est donc ma perte ?

Anna sourit, Dolorès abaisse le voile noir sur son visage et se retourne.

ANNA

(faisant un geste de la main vers Don Juan)

Rentrez aussitôt dans votre séjour !

DON JUAN

Seule une petite main de femme est en état de m'envoyer si légèrement au tombeau.

DOLORÈS

(se tournant de nouveau vers Don Juan)

Est-il possible que vous séjourniez dans ce caveau ?

DON JUAN

Comment vous répondre ? Je devais passer ici ce jour et cette nuit, pas plus longtemps. Mais à cette cour, l'étiquette est plus stricte qu'à la cour de Castille. Or donc, là aussi, je n'étais pas capable d'observer les cérémonies, alors comment le faire ici !

ANNA

Où allez-vous ?

DON JUAN

Je ne le sais pas encore moi-même.

DOLORÈS

Don Juan, ici, sous cette église, il y a une crypte, dissimulez-vous-y.

DON JUAN

Je doute que là ce ne soit pas plus gai qu'ici.

DOLORÈS

Vous vous occupez toujours de la gaieté !

DON JUAN

Pourquoi
ne pas m'en occuper ?

ANNA

Par conséquent, si quelqu'un vous invitait à la mascarade, iriez-vous ?

DON JUAN

J'irais volontiers.

ANNA

Si c'est ainsi,
je vous invite. Ce soir un bal masqué aura lieu
dans notre maison, chez mon père Pablo de Alvarez.
Ce sera le dernier bal avant mon mariage.
Tout le monde y sera masqué à l'exception
des personnes âgées, de mon fiancé et de moi.

DON JUAN
(A Dolorès.)

Señorita, serez-vous présente au bal ?

DOLORÈS

Voyez-vous, señor, je suis en deuil.

(Elle se met à l'écart.)

DON JUAN
(A Anna.)

Et moi, je ne porte jamais de deuil et j'accepte
l'invitation et vous rends grâce.

(Il fait une révérence.)

ANNA

Quel costume porterez-vous ?

DON JUAN

Je ne le sais pas encore.

ANNA

C'est dommage ! Je voudrais vous reconnaître.

DON JUAN

Vous me reconnaîtrez à ma voix.

ANNA

Êtes-vous certain
que je conserverai votre voix dans ma mémoire ?

DON JUAN

Alors, vous me reconnaîtrez à cette bague.

(Il montre la bague à son auriculaire.)

ANNA

Vous la portez toujours ?

DON JUAN

Oui, toujours.

ANNA

Vous êtes très fidèle.

DON JUAN

Oui, je suis très fidèle.

DOLORÈS

(sortant d'une sente latérale)

Anna, je vois arriver don Gonzago.

Don Juan se cache dans le tombeau. Anna va à la rencontre
du Commandeur.

LE COMMANDEUR

*(Il s'avance lentement. N'étant plus jeune, il est sérieux et réservé,
et porte avec une grande dignité son manteau blanc de commandeur.)*

Vous êtes seules ici ? Où sont vos duègnes ?

ANNA

Elles sont entrées dans l'église, car Dolorès
n'aime pas les regards indiscrets quand elle est
sur la tombe de ses parents.

LE COMMANDEUR

(hochant sérieusement la tête vers Dolorès)

Je le comprends.

(A Anna.)

Je suis allé à votre demeure avec l'intention de vous demander quelle est la couleur de la toilette que vous porterez au bal.

ANNA

Blanche. Mais pourquoi devez-vous le savoir ?

LE COMMANDEUR

Pour une bagatelle. Rien qu'une petite réflexion.

ANNA

Vous me reconnaîtrez dans n'importe quelle robe, car je ne serai pas masquée.

LE COMMANDEUR

C'est bien.

Pour moi, cela ne me ferait pas plaisir si vous mettiez un masque.

ANNA

Et pourquoi jusqu'ici vous n'en avez pas soufflé mot ?

LE COMMANDEUR

Je ne voulais pas restreindre votre liberté.

DOLORÈS

Que c'est bizarre d'écouter comment le fiancé a peur d'exercer la moindre contrainte sur celle qu'il va bientôt attacher à lui-même par des liens, et lesquels encore !

LE COMMANDEUR

Ce n'est pas moi qui la lierai, mais Dieu et la loi. Je ne serai guère plus libre qu'elle.

Les hommes ne parlent pas souvent ainsi,
et même s'ils le font, lequel d'entre eux
tient sa parole ?

LE COMMANDEUR

Señorita, maintenant, je ne suis plus étonné
que jusqu'ici vous n'avez pas voulu vous marier :
sans certitude, il ne faut pas contracter mariage.

ANNA

Est-ce que tout le monde a cette certitude ?

LE COMMANDEUR

Doña Anna,
si je savais que vous n'êtes pas sûre de moi,
ou si je n'étais pas sûr de vous et de moi,
je vous rendrais immédiatement votre parole,
avant qu'il ne soit trop tard. Car quand on aura
prêté le grand serment...

ANNA

Oh ! j'ai bien peur !

LE COMMANDEUR

Ce n'est pas un amour qui a peur du serment.
Avez-vous réellement peur ?

ANNA

Non, je plaisante.

(A Dolorès.)

Eh bien, je te l'ai dit : lui, c'est une montagne !

LE COMMANDEUR

Encore une boutade ? Vous êtes gaie, aujourd'hui.

ANNA

Pourquoi ne devrais-je pas être gaie quand je peux m'appuyer sur vous comme sur une montagne de pierre ! N'est-ce pas ?

LE COMMANDEUR

(Il donne le bras à Anna pour la conduire. Anna l'accepte.)

Oui, doña Anna. Je vais vous prouver que vous ne vous trompez pas.

Ils marchent. Dolorès se tient un peu derrière eux.

ANNA

(Subitement, à haute voix, à Dolorès.)

Et sais-tu, il m'a paru plus beau sur le portrait du médaillon qu'en se trouvant devant moi en personne.

S'étant effrayée, Dolorès la regarde sans rien dire.

LE COMMANDEUR

Qui ?

ANNA

Le fiancé de Dolorita.

LE COMMANDEUR

Qui est-ce donc ?

ANNA

En attendant, c'est un secret. D'ailleurs, il sera aujourd'hui au bal chez nous.

Tous les trois sortent.

SGANARELLE

(Le valet de Don Juan. Il entre, regarde autour de lui, puis se rapproche du caveau.)

Allons, sortez, Monseigneur !

DON JUAN
(*sortant*)

Comment ? Tu es déjà ici ?

SGANARELLE

Amitiés de doña Sol. Elle ne veut pas que vous veniez chez elle parce qu'elle craint que cela pourrait nuire à sa réputation : sa duègne est méchante. D'une façon ou d'une autre, elle préfère trouver un moment libre et venir ici elle-même.

DON JUAN

Déjà ? Si vite ?

SGANARELLE

On dirait que vous n'en êtes pas content !

DON JUAN
(*n'écoulant pas*)

Procure-moi un costume pour la mascarade, mais il faut qu'il soit convenable.

SGANARELLE

D'où avez-vous appris que doña Sol assistera au bal masqué chez la fiancée du Commandeur ? Cela signifie que vous voulez la rencontrer là-bas et l'emmener ici ?

DON JUAN
(*Distrain par une autre pensée.*)

Qui ?

SGANARELLE

Mais doña Sol !
Quelle autre encore ? Ce ne serait donc pas pour elle que vous êtes accouru à Séville ?

DON JUAN

Je ne sais pas.

Nous verrons.

SGANARELLE

Eh bien, si vous manquez votre rencontre,
que ferai-je alors ici avec elle ?

DON JUAN

Rien. Tu prendras le chemin de la taverne,
elle retournera chez son mari.

SGANARELLE

Eh ! Monseigneur !
Je ferais preuve d'un meilleur acte chevaleresque
si j'étais le maître et vous mon valet.

Il sort. Don Juan se cache dans le mausolée.

La cour intérieure (le patio) dans la demeure du señor Pablo de Alvarez. Agencée dans le style mauresque, plantée de fleurs, de buissons et d'arbustes, elle est entourée de bâtiments comprenant une galerie sous les arcades, élargie au milieu par la saillie d'un balcon et d'une loge, et d'une galerie découverte, située sur le toit en plate-forme, entourée d'une balustrade et élargie dans sa partie du milieu de la même façon que la galerie d'en bas. Partant de la cour intérieure, à chaque étage de la galerie conduit un escalier particulier : à cage large et basse sur l'étage inférieur, à cage haute et étroite pour l'étage supérieur. La maison et la galerie sont éclairées par une vive lumière. Dans la cour intérieure, il n'y a pas de lumière. À l'avant-plan de la cour, une gloriette enveloppée de vigne. Don Pablo et doña Mercedes, père et mère de doña Anna, s'entretiennent avec le Commandeur dans la cour. Sur la galerie supérieure déambulent quelques conviés — pas encore nombreux — avec eux se trouve doña Anna.

LE COMMANDEUR

Me permettriez-vous d'inviter ici pour un instant la très belle doña Anna ?

DOÑA MERCEDES

Anita, viens en bas ! Don Gonzago est ici.

ANNA

(Elle se penche par la balustrade et regarde en bas.)

N'auriez-vous pas l'obligeance de venir ici ?

Ah, ma foi, ce n'est pas à la montagne de monter !

(Elle descend promptement en riant.)

DOÑA MERCEDES

Toi, Anna, tu ris trop bruyamment.

DON PABLO

Et tes badineries ne me plaisent guère.

Tu dois bien retenir...

LE COMMANDEUR

Je vous prie
de ne pas réprimander ma fiancée pour le motif
que son mariage imminent ne l'a pas attristée.
Je me suis habitué aux badineries de doña Anna.

DOÑA MERCEDES

Pablo,
nous devons aller en haut divertir nos conviés.

LE COMMANDEUR

Veillez rester un peu ici. Chez nous, en Castille,
il n'est pas coutume pour les fiancés d'être seuls.
Mais je ne vous retiendrai pas pour longtemps.
Je prie doña Anna d'accepter ce petit témoignage
d'un grand respect et d'amour.

*(Il sort de dessous son manteau une parure précieuse de perles en forme
de serre-tête et s'incline devant Anna.)*

DOÑA MERCEDES

Quelles perles magnifiques !

DON PABLO

Commandeur,
ce cadeau, est-ce qu'il n'est pas trop coûteux ?

LE COMMANDEUR

Pour doña Anna ?

ANNA

Voilà pourquoi ce matin
vous m'avez questionnée sur ma toilette !

LE COMMANDEUR

Je crains de n'avoir pas su bien assortir...
Mais je me suis dit qu'avec des vêtements blancs,
des perles blanches vous iront tout juste...

Don Gonzago,

vous ne voulez pas avoir le moindre défaut,
mais cela ne fait pas bon effet : cela oppresse...

DOÑA MERCEDES

(Après avoir tiré Anna, furtivement.)

Anita, ravise-toi ! Dis donc au moins merci !

(Sans rien dire, Anna fait une profonde révérence cérémonieuse devant le Commandeur.)

LE COMMANDEUR

(levant la parure au-dessus de la tête d'Anna)

Permettez-moi que je dépose moi-même ces perles
sur votre petite tête altière, baissée devant moi
pour la première fois aussi profondément.

ANNA

(se redressant brusquement)

Autrement ne l'atteindriez-vous pas ?

LE COMMANDEUR

(Après avoir déposé la parure sur elle.)

Comme vous l'avez vu, je l'ai atteinte.

La cour se remplit d'une foule de conviés aux costumes bigarrés, masqués et non masqués ; les uns sont descendus de la galerie supérieure, les autres sont entrés par le portail. Parmi ceux qui sont entrés par le portail, une personne porte un domino noir, ample et très plissé ; son visage est étroitement caché par le masque.

DES VOIX DU GROUPE DES CONVIÉS

(Qui sont descendus de la galerie.)

Où est notre hôte ?

Où est la maîtresse de maison ?

DON PABLO

Nous voici, chers conviés !

DOÑA MERCEDES

(Aux conviés nouvellement venus.)

Une telle grappe de conviés, nombreuse et brillante,
embellit notre maison.

UNE CONVIÉE VIEILLOTTE

(Nouvellement arrivée, à l'autre, arrivée plus tôt, furtivement.)

Probablement qu'elle nous a déjà dénombrés
pour savoir combien nous lui coûterons !

LA DEUXIÈME CONVIÉE

(De la même manière, à la première.)

Certes, Mercedes est prompte à dénombrer ses conviés,
mais plus lente à leur donner l'hospitalité...

UNE DEMOISELLE CONVIÉE

(À Anna, en la saluant.)

Anita, que tu es vêtue superbement !

(Plus bas.)

Seulement en blanc, tu es trop pâle.

ANNA

Heu ! ce n'est rien, maintenant, c'est la mode.

(Plus bas encore.)

Si tu veux, je vais te prêter du blanc,
car toi, tu as même le front rouge.

LA DEMOISELLE

Merci, il ne m'en faut pas.

*(Après s'être écartée, elle se retourne et arrange son masque
et ses cheveux pour cacher son front.)*

UNE JEUNE DAME
(A une autre, montrant des yeux Anna.)

Quelle parure !

UNE AUTRE JEUNE DAME
(ironiquement)

C'est sa seule consolation ! Pauvre Anna !...

UN VIEUX CONVIÉ
(A don Pablo.)

Eh quoi, don Pablo ? Dès le moment où vous serez beau-père d'un tel gendre, le roi vous invitera enfin à sa cour...

DON PABLO

Sa Majesté ne fait pas cas des gendres, mais apprécie chacun selon le mérite.

LE VIEUX CONVIÉ

Hélas ! parfois on attend longtemps l'appréciation.

DON PABLO

Si c'est ainsi, vous l'avez mieux expérimenté.

(se tournant vers un autre convié)

Vous, cher comte ?
Comme je suis heureux ! Quel honneur pour nous !

Le maître de céans, la maîtresse de maison, le Commandeur et les conviés se rendent à l'intérieur en empruntant l'entrée inférieure. Le « domino noir » reste dans la cour après s'être écarté imperceptiblement dans l'ombre des buissons. Anna apparaît bientôt avec les jeunes dames sur la galerie supérieure. Les valets distribuent de la limonade et d'autres boissons rafraîchissantes.

DON JUAN

(Masqué et travesti d'un costume mauresque, avec une guitare, il entre par le portail dans la cour, se place en face du balcon et, après un bref prélude, il chante.)

Dans ma contrée natale
se dresse une montagne de cristal,
au sommet de cette montagne,
brille un château de diamants.

Mon malheur, Anna !

Une fleur enfermée dans son bouton
croît au milieu du château,
sur ses pétales, au lieu de la rosée,
des perles dures sont déposées.

Mon malheur, Anna !

Aucun sentier ni aucun escalier
ne mènent à cette montagne de cristal,
dans le château de diamants,
il n'y a ni portes ni fenêtres.

Mon malheur, Anna !

Mais pour quelqu'un il ne faut
ni sentier, ni escalier, ni porte
il tombera du ciel près de la fleur,
parce que l'amour possède des ailes.

Mon bonheur, Anna !

Pendant le chant, le « domino noir » sort un peu des buissons et écoute,
mais à la fin se cache.

LE COMMANDEUR

(se montrant à la fin du chant sur le balcon supérieur)

Quels sont ces chants, doña Anna ?

ANNA

Lesquels ? Je ne sais pas ; probablement mauresques.

LE COMMANDEUR

Ce n'est pas cela que je demande.

ANNA

Alors, quoi d'autre ?

(Sans attendre la réponse, elle prend des mains d'un valet un verre de limonade et descend vers Don Juan.)

ANNA

(A Don Juan, lui donnant le verre.)

Peut-être désirez-vous vous rafraîchir ?

DON JUAN

Merci, je ne prends pas de boissons rafraîchissantes.

Anna jette le verre dans les buissons.

LE COMMANDEUR

(marchant sur les pas d'Anna)

Doña Anna, cette chanson vous a-t-elle plu ?

ANNA

Et à vous ?

LE COMMANDEUR

Elle ne m'a absolument pas plu.

DON JUAN

Je n'ai pas réussi à vous contenter, señor ?
Dommage ! J'ai supposé que les fiancés devaient
entendre précisément une chanson sur l'amour.

LE COMMANDEUR

Le refrain de votre chanson est incongru.

DON JUAN

Malheureusement, je ne pouvais pas l'omettre :
le style mauresque l'exige.

ANNA

Avez-vous assorti la chanson au costume ?

Par le portail entre un groupe de jeunes gentilshommes ; ayant vu Anna, ils l'entourent.

DES VOIX DU GROUPE

O doña Anna, doña Anna ! Nous vous prions de nous accorder une faveur. C'est le dernier soir de votre liberté de jeune fille.

ANNA

Messeigneurs, en quoi consiste votre désir ?

UN CHEVALIER

Nous vous prions de désigner vous-même qui de nous doit être votre serviteur et pour quelle danse.

ANNA

C'est moi-même qui dois vous prier ?...

LE DEUXIÈME CHEVALIER

Vous ne devez pas prier, mais commander. Nous serons vos esclaves au cours de cette soirée.

ANNA

D'accord, pourvu que ce ne soit pas davantage, car j'ignore ce que vos dames en diraient. Probablement vos masques vous protègent-ils contre elles ?

LE TROISIÈME CHEVALIER

(enlevant son masque)

Toutes les étoiles pâlisent devant le soleil !

ANNA

Ce compliment
ne nécessite pas de masque ; en effet, il est déjà
d'un âge assez avancé.

Le chevalier remet le masque et réintègre le groupe.

ANNA

(Aux jeunes gens.)

Eh bien ! Mettez-vous en rang, je vais vous désigner.

Tous, y compris Don Juan, se mettent en rang.

LE COMMANDEUR

(Bas, à Anna.)

Est-ce que telle est la coutume à Séville ?

ANNA

Oui.

LE COMMANDEUR

Je dois me mettre aussi en rang ?

ANNA

Non.

Le Commandeur s'écarte.

Messeigneurs,
êtes-vous prêts ?

(A Don Juan.)

Pourquoi donc vous, adorateur
de la planète variable, vous êtes-vous mis en rang ?
Est-ce que la coutume vous permet la danse ?

DON JUAN

Pour une fois, je romprai la coutume.

Pour cela, je vous accorde ma première danse.

Don Juan fait une révérence à l'orientale : il pose la main droite sur le cœur, sur la bouche et sur le front, puis croise les bras sur la poitrine et baisse la tête. Pendant ces mouvements, la bague d'or étincelle à son auriculaire.

DON JUAN

Une seule ?

ANNA

Une seule. Il n'en sera pas une autre pour vous.

(Aux jeunes gens.)

Messeigneurs, je vais vous désigner par la main, que chacun se souvienne de son tour.

(Promptement, elle désigne de la main chaque gentilhomme à son tour, l'un d'entre eux reste non désigné.)

LE JEUNE GENTILHOMME

Et moi donc ? Et moi ? Quel est mon tour ?

QUELQU'UN DU GROUPE

Le dernier, naturellement.

On rit. Le jeune gentilhomme demeure pantois.

ANNA

(À ce jeune gentilhomme.)

Mon señor,
la première danse, je l'ai accordée au musulman,
car il sera le dernier au royaume des cieux,
mais je suis sûre que vous êtes un bon catholique
et vous n'avez pas peur d'être le dernier ici-bas.

Pour la première fois que je voudrais être Maure !

DON JUAN

Hé ! votre compliment n'a pas changé le tour :
probablement votre âme est prédestinée au salut !

ANNA

(battant des mains)

Mes sujets ! Assez ! Il est temps d'aller danser !

(Elle se dirige vers le haut, les jeunes la suivent.)

A l'étage supérieur retentit le son de la musique. Les danses commencent et s'étendent sur le balcon supérieur et sur la galerie. Doña Anna forme avec Don Juan le premier couple, puis les jeunes seigneurs la reprennent à leur tour. Le Commandeur reste debout à l'angle de la loge, adossé au ressaut du mur et regarde les danseurs. Le « domino noir » regarde vers le haut et, sans s'en apercevoir, se place à l'endroit éclairé devant le balcon. Don Juan, ayant terminé la danse, se penche par la balustrade, remarque le « domino noir » mais, au moment où il descend, le « domino noir » se cache promptement dans l'ombre.

LE MASQUE-TOURNESOL

(entrant de côté, interceptant Don Juan et le saisissant par la main.)

Tu es Don Juan ! Je le sais !

DON JUAN

Moi aussi, je voudrais si bien
te reconnaître, toi, beau masque.

LE MASQUE-TOURNESOL

Tu me connais ! Ne fais pas semblant ! Je suis doña Sol.

(Elle enlève son masque.)

DON JUAN

Pardon. Il est vraiment difficile de reconnaître
le soleil masqué par un tournesol.

Doña SOL

Tu ris de moi ?
Tu n'as pas encore assez de moquerie ?

DON JUAN

Où ? Laquelle ?

Doña SOL
(lugubrement)

Je viens d'arriver du cimetière.

DON JUAN

Quelqu'un vous a-t-il vue ?

Doña SOL

Cela manquait encore !
Personne, certainement.

DON JUAN

Eh bien, de quoi s'agit-il ?
Est-ce que ce n'est pas plus gai se rencontrer
à la mascarade que dans le cimetière ?

Doña SOL
(mettant sa main à la ceinture)

Ah ! J'ai oublié de prendre mon poignard !

DON JUAN
(faisant une révérence, lui passe son stylet)

S'il vous plaît, señora.

Doña SOL
(repoussant avec sa main la sienne)

En arrière !

DON JUAN
(cachant son stylet)

Cela n'a pas d'esprit de suite.
Que désirez-vous, très belle dame ?

Doña SOL

Vous ne le savez pas ?

DON JUAN

Non, ma parole, je ne sais pas.

Doña SOL

Souvenez-vous de ce que vous m'avez écrit ?

DON JUAN

Je vous ai écrit : « Délaissez votre mari
si vous le haïssez et fuyez. »

Doña SOL

Avec qui ?

DON JUAN

Mais fuir, le faut-il absolument avec quelqu'un ?
Même avec moi. Je peux vous reconduire.

Doña SOL

Où ?

DON JUAN

A Cadix.

Doña SOL

Pour quoi faire ?

DON JUAN

Comment pour quoi faire ?
Est-ce que c'est peu quand on se rend libre ?

Doña SOL

Alors vous m'avez prié de venir au rendez-vous
pour me dire cela ?

DON JUAN

Mais pourquoi êtes-vous venue au rendez-vous ? Avez-vous voulu édulcorer un peu le plat amer des devoirs conjugaux ? Pardonnez-moi, je n'ai pas appris à préparer des friandises.

DOÑA SOL

(se dirigeant vers l'escalier menant à la galerie)

Vous allez encore me le payer !

LE « DOMINO NOIR »

(sortant de l'ombre et interceptant doña Sol, d'une voix déguisée)

Ton époux te permettra-t-il de prendre la paie ?

Doña Sol sort précipitamment par le portail. Le « domino noir » veut se cacher dans l'ombre, Don Juan lui barre le passage.

DON JUAN

Qui es-tu, masque de deuil ?

LE « DOMINO NOIR »

Ton ombre !

Le « domino noir » échappe adroitement à Don Juan, se cache derrière les buissons, puis entre dans la gloriette et s'y tapit. L'ayant perdu des yeux, Don Juan se dirige vers l'autre côté à sa recherche. En ce moment, sur la galerie supérieure, Anna danse la séguedille.

UN CHEVALIER

(Quand Anna a terminé la danse.)

Voilà que vous avez dansé, doña Anna, sur les cœurs de nous tous.

ANNA

Pas possible !

J'ai eu l'impression d'avoir dansé sur le plancher. Est-ce que vos cœurs sont si durs ?

UN AUTRE CHEVALIER

(Il s'approche d'Anna, s'incline devant elle et l'invite à la danse.)
Maintenant, c'est mon tour.

ANNA

(joignant les mains)

Señor, voyons !

LE CHEVALIER

J'attendrai. Mais c'est mon tour, n'est-ce pas ?

ANNA

Bien entendu.

(Elle se lève et, s'étant mêlée aux conviés, disparaît en descendant l'escalier, en sort et réapparaît dans la cour.)

Doña Anna se dirige vers la gloriette. Le « domino noir » en sort en courant, mais sans faire de bruit, et se cache dans les buissons. Anna tombe, épuisée, sur un large banc dans la gloriette.

DON JUAN

(s'approchant d'elle)

Vous êtes ici ? Pardon, vous vous sentez mal ?

ANNA

(s'asseyant plus droite)

Non, tout simplement je suis fatiguée.

DON JUAN

Pour aller en haut ?

ANNA

Comment ?... Ah ! Ce soir, en particulier, j'étais le plus fatiguée par d'interminables mots piquants.

DON JUAN

Je n'avais pas de mots piquants dans la pensée.

ANNA

Quoi d'autre ?

DON JUAN

J'ai pensé : qu'est-ce qui pouvait vous forcer de mendier une prison située au faite d'une hauteur ?

ANNA

Une prison ? Je pense simplement un château, mais les châteaux sont bâtis sur des montagnes, car c'est plus majestueux et inaccessible.

DON JUAN

J'ai beaucoup d'estime pour l'inaccessibilité lorsqu'elle est fondée sur quelque chose de vivant, et non pas sur des pierres.

ANNA

Rien ne peut tenir bon sur quelque chose de vivant sans être ébranlé promptement. Pour une personne orgueilleuse et autoritaire, la vie et la liberté sont sur une haute montagne.

DON JUAN

Non, doña Anna, là-haut, il n'y a pas de liberté. Du sommet de la montagne, l'homme voit des étendues libres, mais lui-même est enchaîné à une petite surface, fait-il à peine un faux pas que déjà il dégringole dans le gouffre.

ANNA

(après une méditation)

Alors où au monde est donc cette liberté réelle ? Serait-ce dans une vie telle que la vôtre ? Pourtant, parmi les gens vous êtes comme un fauve au milieu des chasseurs pendant la chasse : le masque, seul, vous protège.

Entre nous,

la chasse est mutuelle. Quant au masque,
il n'est que la ruse de chasse. Bientôt
il ne le sera plus.

(Il enlève son masque et s'assied près d'Anna.)

Doña Anna, croyez-moi :
est seulement libre des entraves civiques celui
que la société a rejeté hors d'elle, mais moi,
je ne l'ai pas contrainte à agir de cette façon.
Avez-vous vu quelqu'un qui, suivant
la voix sincère de son cœur, jamais
ne se demandait : « Que diront les gens ? »
Regardez : je suis un tel. Pour cette raison
ce bas monde n'est jamais devenu cachot pour moi.
Sur une légère felouque, j'ai parcouru
l'étendue des mers tel un oiseau migrateur,
j'ai connu la beauté des rivages lointains
et le charme de la contrée encore inconnue.
A la lumière de la liberté, tous les pays sont beaux,
toutes les eaux sont dignes de réfléchir le ciel,
tous les bosquets ressemblent à l'éden !

ANNA

(tout bas)

Voilà... c'est la vie !

Une pause. En haut, de nouveau la musique et les danses.

DON JUAN

De nouveau la musique... Que c'est bizarre !

ANNA

Qu'est-ce qu'il y a de bizarre ?

DON JUAN

Pourquoi, quand meurt ce qui est vieux
et abattu par la peine, tout le monde sanglote ?
Mais, ici, on enterre une jeune liberté
et tout le monde danse...

ANNA

Mais vous, señor,
vous avez aussi dansé.

DON JUAN

Oh ! si vous saviez
à quoi j'ai pensé alors !

ANNA

Mais à quoi ?

DON JUAN

J'ai pensé :
« Si, sans la relâcher de mes étreintes,
je l'entraînais rapidement vers le cheval
et l'emportais à Cadix ! »

ANNA

(*se levant*)

Est-ce que vous n'usez pas
de trop de liberté avec moi, señor ?

DON JUAN

Oh ! doña Anna, est-il possible que vous ayez
besoin de ces misérables clôtures qui doivent
censément défendre votre dignité de femme ?
Moi, pour porter atteinte à votre honneur,
je ne vais pas recourir à la force, n'ayez pas peur.
Ce n'est pas par là que je fais peur aux femmes.

ANNA

(*s'asseyant de nouveau*)

Don Juan,
je n'ai pas peur de vous.

DON JUAN

Pour la première fois, j'entends
de telles paroles de la bouche d'une femme.
Peut-être, par là vous donnez-vous du courage ?

ANNA

Dans ma vie, le courage ne m'a pas encore trahie,
même pas une seule fois.

DON JUAN

Vous en êtes sûre encore maintenant ?

ANNA

Pourquoi donc pas ?

DON JUAN

Dites-moi, en toute vérité, avez-vous connu
la liberté tout au moins pendant un instant ?

ANNA

Dans le sommeil.

DON JUAN

Et dans le rêve.

ANNA

Oui, dans le rêve aussi.

DON JUAN

Alors qu'est-ce qui vous empêche de réaliser
ce rêve orgueilleux ? Franchissez seulement
le seuil et le vaste monde tout entier s'ouvrira
devant vous ! Je suis disposé à vous aider
dans le bonheur aussi bien que dans le malheur,
même si vous fermez votre cœur pour moi.
Ce qui m'importe le plus, c'est de sauver
votre esprit libre et orgueilleux ! O doña Anna,
je vous cherchais depuis si longtemps !

ANNA

Vous me cherchiez ?
Mais, jusqu'ici, vous ne m'avez pas du tout connue !

DON JUAN

C'est seulement votre nom qui m'était inconnu,
aussi bien que votre visage. Mais je cherchais,
dans le visage de chaque femme, tout au moins
un petit reflet de ce rayonnement serein
qui se propage de vos yeux orgueilleux.
Si, nous deux, nous allons chacun de notre côté,
alors dans l'œuvre de Dieu il n'y a pas de sens !

ANNA

Arrêtez ! Ne me troublez pas les pensées
avec des paroles excitantes. Le courage
ne me manque pas d'aller par le vaste monde.

DON JUAN

(se levant et tendant la main à Anna)

Allons !

ANNA

Pas encore. Ici, le courage seul ne suffit pas.

DON JUAN

Et qu'est-ce qui vous retient ? Ces perles ?
Ou peut-être cette bague de fiançailles ?

ANNA

Cela ? C'est bien le moins.

(Elle enlève la parure de perles de sa tête et la dépose sur le banc, ensuite elle enlève sa bague de fiançailles et la place dans le creux de sa main écartée.)

Voici, déposez-y votre anneau également.

DON JUAN

A quoi peut-il vous servir ?

ANNA

N'ayez pas peur, je ne le mettrai pas.
Je vais jeter tout cela dans le Guadalquivir
quand nous allons le traverser par le pont.

DON JUAN

Non, je ne peux pas vous donner cet anneau.
Priez comme vous le voulez...

ANNA

Je n'avais pas
l'intention de vous prier de faire quoi que ce soit.
Je voulais seulement vérifier si au monde existait
tout au moins une personne réellement libre,
ou si ce n'était que le « style mauresque ».
J'en conclus que pour cette liberté tant vantée,
vous ne donneriez même pas un mince anneau.

DON JUAN

Mais je donnerai toute ma vie !

ANNA

(tendant de nouveau la main)

La bague de fiançailles !

DON JUAN

Anna !

Cet anneau n'est pas un témoignage d'amour.

ANNA

Et quoi alors ? Un maillon des fers ? Don Juan,
n'êtes-vous pas honteux de l'avouer ?

DON JUAN

J'ai donné ma parole d'honneur de le porter.

ANNA

Ah ! Parole d'honneur ?

(se levant)

Merci, señor,
de m'avoir rappelé cette parole.

(Elle remet sa parure et sa bague de fiançailles et veut s'en aller.)

DON JUAN

(tombant à genoux)

Je vous supplie, doña Anna !

ANNA

(avec un geste de colère)

Baste !

Assez de comédie ! Levez-vous !

(En se retournant, elle voit le Commandeur qui sort de la maison et se rapproche de la gloriette.)

Je vous prie, don Gonzago, de me conduire
de nouveau en haut.

LE COMMANDEUR

Doña Anna,
dites-moi le nom de ce señor.

ANNA

Ce chevalier, c'est le fiancé de Dolorita.
Il n'ose pas se nommer autrement.

DON JUAN

Je possède un nom : Don Juan. Ce nom est connu
de toute l'Espagne.

Vous êtes donc ce banni que le roi a privé d'honneur et de privilèges. Comment osez-vous apparaître dans cette maison honnête ?

DON JUAN

Le roi donne les privilèges, le roi peut aussi les reprendre, mais mon honneur aussi bien que cette épée sont à moi et personne ne les brisera ! Peut-être voulez-vous essayer ?

(Il dégaine son épée et se met en position de duel.)

LE COMMANDEUR
(croisant les bras)

Il ne sied pas au Commandeur de se mesurer en duel avec des bannis.

(A Anna.)

Allons-nous-en.

(Il prend Anna par le bras et, tournant le dos à Don Juan, s'éloigne.)

Don Juan se lance à la suite du Commandeur et veut le percer de son épée. Le « domino noir » surgit de l'ombre et saisit avec ses deux mains la main de Don Juan.

LE « DOMINO NOIR »
(D'une voix non déguisée, ce qui permet de reconnaître Dolorès.)

Attaquer par derrière, c'est un déshonneur !

Anna regarde en arrière. Don Juan et Dolorès sortent en courant au-delà du portail.

LE COMMANDEUR

Ne regardez pas en arrière.

ANNA

Il n'y a plus personne.

LE COMMANDEUR

(Il relâche le bras d'Anna et change le ton calme en un ton menaçant.)

Dofia Anna, comment est-il arrivé ici ?

ANNA

Je vous le dis : en tant que fiancé de Dolorès.

LE COMMANDEUR

Et pourquoi était-il agenouillé ?

ANNA

Qui ?

LE COMMANDEUR

Voyons, mais lui, ici, devant vous !

ANNA

Pas au contraire ? Alors, de quoi est-il question ?

LE COMMANDEUR

Et vous avez pu le permettre ?

ANNA

Mon Dieu !

Qui donc demande la permission pour ces choses-là ?

C'est probablement cette étiquette de Castille

qui recommande de dire à l'adresse d'une dame :

« Permettez, señora, de m'agenouiller devant vous ? »

Chez nous, chaque femme s'en moquerait.

LE COMMANDEUR

**Comme vous êtes
habituée à vous défaire de tout embarras en riant !**

Mais ayez pitié ! Si, chaque fois, en éconduisant des soupirants, j'avais versé encore des larmes, mes yeux jusqu'ici auraient perdu leur couleur. Est-il possible que le vouliez vraiment ? Cela vous étonne que je ne tende pas les bras vers lui, que je ne pleure pas amèrement, que je ne confesse pas, ici, devant vous, un amour coupable qui se soit abattu, comme un orage, sur mon cœur sans défense ? Je serais comme cette Iseult dans le roman, mais dommage ! je ne suis pas d'humeur à cela, j'ai justement envie d'un fandango ! Oh ! J'entends qu'on le joue en ce moment précis : la, la, la ! Allons, don Gonzago ! Moi, comme une vague blanche, je vais me lancer dans la danse frénétique, tandis que vous allez demeurer coi comme une pierre. Or, la pierre sait que la vague blanche terminera près d'elle, une fois pour toutes, sa danse libertine.

Le Commandeur conduit Anna par le bras à l'étage supérieur où l'on danse.

Une caverne au bord de la mer aux environs de Cadix. Don Juan est assis sur une pierre et aigüise son épée. Sganarelle reste debout près de lui.

SGANARELLE

Pourquoi aigüisez-vous toujours votre épée ?

DON JUAN

C'est mon habitude.

SGANARELLE

Pourtant, à présent,
vous n'allez plus vous battre en duel.

DON JUAN

Avec qui pourrais-je me battre ?

SGANARELLE

Est-ce qu'il n'y a plus d'hommes ?

DON JUAN

Tous ces hommes
ne sont pas dignes de cette épée.

SGANARELLE

Peut-être l'épée aussi
n'est digne de personne ?

DON JUAN

(*d'un ton menaçant*)

Toi !

SGANARELLE

Pardonnez-moi, Monseigneur,
c'est une blague dénuée de sens. Je ne comprends pas
moi-même d'où elles viennent, toutes ces blagues ;
c'est comme si un je-ne-sais-quoi m'y incitait.

DON JUAN

Fiche le camp ! Ne m'offusque pas le jour !

Sganarelle sort en souriant.

(Don Juan continue à aiguiser son épée.)

Peuh ! Je l'ai de nouveau ébréchée ! Pour la casse !

(Il jette l'épée.)

SGANARELLE

(Il retourne en courant. Vite et furtivement.)

Monseigneur, sauvons-nous !

DON JUAN

Et quoi encore ?

SGANARELLE

Nous sommes découverts. Non loin d'ici j'ai vu rôder un moine.

DON JUAN

Eh bien, quoi alors ?

SGANARELLE

C'est probablement un espion de l'Inquisition ou bien un bourreau avec un stylet empoisonné.

DON JUAN

Je ne crains pas les espions, je suis habitué à eux, et mon épée est plus longue que le stylet. Fais venir le moine, l'affaire sera plus brève. Dis-lui que le pécheur universel Don Juan désire se confesser.

SGANARELLE

D'accord.

Vous n'êtes pas un gosse, je ne suis pas votre bonne.

Il sort et bientôt emmène à la caverne un moine de petite taille et mince, dont le vêtement est surmonté d'une cagoule, un capuchon noir couvrant tout le visage, avec des trous percés à l'endroit des yeux.

DON JUAN

(Il se lève et, l'épée à la main, va à la rencontre du moine.)

Mon père ou mon frère, si cela vous va mieux, comment se fait-il que je suis l'obligé de votre sainte visite ?

Le moine fait de la main un geste pour que Sganarelle s'écarte.

Toi, Sganarelle, retire-toi.

(Voyant que Sganarelle ne se hâte pas, il lui dit tout bas.)

Regarde, le moine a une main féminine.

SGANARELLE

Ah zut !

(Ayant fait un mouvement brusque de la main, il sort.)

Don Juan dépose son épée sur une pierre. Soudain, de dessous du capuchon écarté apparaît le visage de Dolorès.

DON JUAN

Dolorès ? Vous ? De nouveau dans cette caverne ?...

DOLORÈS

De nouveau, je suis venue pour vous apporter le salut.

DON JUAN

Apporter le salut ? Qui vous a donc dit que j'avais besoin, soi-disant de salut ?

DOLORÈS

Je le savais moi-même.

DON JUAN

Comme vous le voyez,
je ne suis pas malade, mais gai, libre, vigoureux.

DOLORÈS

Vous voulez que ce soit ainsi.

DON JUAN

(Il s'absorbe dans ses pensées pendant un instant, mais aussitôt relève la tête d'un mouvement vif et décidé.)

Je vois, señorita, que votre habit vous a disposée
à la règle monastique.

Mais je ne vais pas me confesser devant vous :
mes péchés ne sont pas pour l'ouïe de jeune fille.

Sans rien dire, Dolorès sort deux parchemins et les passe à Don Juan.

Non, excusez-moi, Dolorès ! Je ne voulais pas
vous offenser, cela me causerait une amertume.
Qu'est-ce que vous m'avez apporté ?

DOLORÈS

Prenez-en connaissance.

DON JUAN

(parcourant rapidement des yeux les parchemins)

Le décret du roi... et la bulle du pape...
Tous mes crimes sont pardonnés, tous mes péchés
sont absous... Pourquoi ? Pour quelle raison ?
Et comment ces pièces vous sont-elles parvenues ?

DOLORÈS

(baissant les yeux)

Vous ne vous en doutez pas ?

O Dolorès !

Je comprends. Vous m'avez imposé de nouveau une certaine dette. Cependant, vous savez que j'ai pris l'habitude de payer mes dettes.

DOLORÈS

Je ne suis pas venue pour vous réclamer la paie.

DON JUAN

Je vous crois. Mais moi, je ne suis pas un failli. Autrefois, je vous ai donné ma bague en gage, maintenant, je suis prêt à payer toute ma dette. Je ne suis plus un banni, mais un grand d'Espagne², vous n'allez pas rougir en vous plaçant à mes côtés pour vous lier avec moi par les liens du mariage.

DOLORÈS

(gémissant)

Dieu ! Sainte Vierge !

Je m'attendais que cela se passerait ainsi...
Mais je n'aurais jamais cru que je devrais ainsi enterrer ma dernière illusion...

(Sa voix est coupée par des sanglots contenus.)

DON JUAN

Est-ce que je vous ai offensée ?
Et avec quoi, Dolorès ?

DOLORÈS

Vous ne l'avez pas compris ?
Quand le grand d'Espagne jettera l'anneau nuptial à la fille d'hidalgo³ de la même manière qu'on jette une bourse remplie de ducats à une usurière, croyez-vous que son cœur doit alors s'épanouir, mais qu'il ne lui saignera pas ?

² Grand d'Espagne, titre réservé aux nobles espagnols de la classe supérieure.

³ Hidalgo, titre donné aux nobles espagnols de moindre importance.

DON JUAN

Non, Dolorès,
vous aussi, vous devez pourtant me comprendre :
jusqu'ici, je n'ai jamais été coupable envers
aucune jeune fille, envers aucune femme.

DOLORÈS

Vraiment ?

Vous, Don Juan, vous n'êtes en rien coupable
envers les femmes ?

DON JUAN

Non. Ni en rien, ni jamais.
Chaque fois je leur donnais tout ce
qu'elles pouvaient seulement englober :
rêve, élan, un bref moment de bonheur,
mais aucune d'elles n'a pu englober davantage,
après tout, l'une en avait même outre mesure.

DOLORÈS

Mais vous, avez-vous pu englober davantage ?

(Une pause.)

Cette fois-ci, vous ne serez pas obligé de payer.
Reprenez ce « gage » d'or.

(Elle veut enlever l'anneau de sa main gauche.)

DON JUAN

(retenant la main de Dolorès)

Non, cela vous appartient de par la loi sacrée.

↳

DOLORÈS

Moi, je n'appartiens plus à moi-même.
Ce corps que vous voyez n'est plus à moi.
Même l'âme dans ce corps, c'est la fumée
de l'encens du sacrifice en train de brûler
devant Dieu pour votre âme...

DON JUAN

Qu'est-ce que cela veut dire ?
Je ne suis pas à même de comprendre vos paroles.
Vous avez l'air d'une victime sanglante égorgée,
tels sont vos yeux... Ce décret, cette bulle...
Comment les avez-vous obtenus ? Dites-le moi,
je vous en supplie !

DOLORÈS

Pourquoi voulez-vous le savoir ?

DON JUAN

Peut-être vais-je renoncer à ces présents.

DOLORÈS

Vous ne pouvez pas y renoncer, je le sais.
Mais comment ils ont été obtenus, peu importe.
Ce ne sera pas la première femme perdue pour vous,
pourvu que ce soit la dernière !

DON JUAN

Non, dites-le.

Si vous ne le dites pas, je pourrais supposer
que le procédé de l'acquisition était infâme,
car un moyen honnête ne nécessite pas de voile.

DOLORÈS

« Infâme »... « honnête »... Comme ces mots sont loin
de moi, à présent... Eh quoi ! je vais vous le dire :
ce décret, je l'ai payé avec mon corps.

DON JUAN

Comment ?

DOLORÈS

Je ne puis l'expliquer davantage.
Vous connaissez toutes les mœurs à la cour :
là, on achète tout, si ce n'est avec de l'or ;
c'est donc avec...

DON JUAN

Dieu ! Que c'est affreux, Dolorès !

DOLORÈS

Vous avez peur ? Je ne m'y attendais point.

DON JUAN

Et vous ?

DOLORÈS

Moi, je ne crains plus rien.
Pourquoi devrais-je craindre pour mon corps,
quand je n'avais même pas peur de sacrifier
mon âme pour payer la bulle ?

DON JUAN

Mais qui paie donc avec son âme ?

DOLORÈS

Toutes les femmes
quand elles aiment. Moi, je suis heureuse
d'avoir pu racheter par mon âme une autre âme.
Chaque femme ne connaît pas un tel bonheur.
Le Saint Père délivre votre âme des supplices
de l'enfer parce que j'ai pris sur moi
l'expiation éternelle pour tous vos péchés.
Je deviendrai religieuse dans un couvent
où une règle des plus sévères est appliquée.
Je prononcerai à Dieu le vœu de silence,
le vœu de jeûne et le vœu de flagellation.
Je devrai renoncer littéralement à tout, Juan,
et même aux rêveries et à vos souvenirs !
Je vais seulement me rappeler votre âme,
mais je vais négliger ma propre âme. Pour vous,
mon âme subira les peines éternelles.
Adieu !

Don Juan demeure silencieux et étourdi.

(Dolorès se met à marcher, mais s'arrête aussitôt.)

Non, une fois encore !

**Je vais contempler vos yeux pour la dernière fois,
car désormais ils ne brilleront plus pour moi
dans l'obscurité sépulcrale où je devrai passer
ma soi-disant vie... Reprenez votre portrait.**

(Elle enlève le médaillon de son cou et le dépose sur une pierre.)

**Je dois seulement me souvenir de votre âme
et puis de rien d'autre.**

DON JUAN

**Et si je vous disais
qu'un seul instant de bonheur avec vous
ici, sur la terre, me serait plus cher
que le paradis éternel aux cieus sans vous ?**

DOLORÈS

(extatiquement, comme une martyre aux tortures)

**Je ne vous prie pas de ne pas me séduire !
Si vous pouviez, avec cette demi-hypocrisie,
duper mon cœur circonspect jusqu'au bout !
O Sainte Vierge ! donne-moi la possibilité
de faire, pour lui, ce sacrifice aussi !
O Juan, dites-moi, dites-moi des mots d'amour !
Ne craignez pas que je les accepte.
Voici votre bague de fiançailles.**

(Elle enlève la bague de fiançailles et veut la donner à Don Juan, mais sa main tombe impuissamment et l'anneau roule à terre.)

DON JUAN

(soulevant la bague de fiançailles et la remettant au doigt de Dolorès)

**Non, jamais
je ne la reprendrai. Portez-la ou donnez-la
en offrande à la Madone, si vous le voulez.
Cette bague de fiançailles n'éveillera point
de souvenirs coupables et par conséquent
une religieuse peut la regarder.**

DOLORÈS
(*tout bas*)

C'est vrai.

DON JUAN

Mais la vôtre, je ne la donnerai à personne
jusqu'au tombeau.

DOLORÈS

Pourquoi devriez-vous la porter ?

DON JUAN

L'âme a, de même que le corps, ses habitudes
et ses besoins. Je voudrais que vous le compreniez
sans paroles superflues.

DOLORÈS

Il est temps de m'en aller... Je vous pardonne
tout ce que vous...

DON JUAN

Holà !

N'assombrissez pas le souvenir pur de ce moment !
Vous me pardonnez, mais quoi ? Maintenant, je vois
qu'envers vous aussi, je ne suis en rien coupable.
C'est grâce à moi que vous avez atteint
le point élevé et pur au plus haut degré !
Est-il possible qu'il faille me pardonner cela ?
Non, peut-être vous vous êtes trompée de parole !
Une telle parole n'a pu naître dans un cœur
circonspect. De telles paroles vous sont inutiles
quand vous vous mettez au-dessus de la honte
et de l'honneur. N'est-il pas vrai, Dolorès ?

DOLORÈS

Après tout, d'autres paroles ne sont plus nécessaires.

(*Elle veut s'en aller.*)

DON JUAN

Attendez encore un peu, Dolorès... À Madrid,
avez-vous rendu visite à la señora de Mendoza ?

DOLORÈS
(s'arrêtant)

Vous...vous me demandez de ses nouvelles ?

DON JUAN

Je constate
qu'il est encore trop tôt pour vous de prendre voile.

DOLORÈS
(se dominant)

Je l'ai vue.

DON JUAN

Est-ce qu'elle est heureuse ?

DOLORÈS

Il paraît que moi, je suis plus heureuse qu'elle.

DON JUAN

Elle ne m'a pas oublié ?

DOLORÈS

Non.

DON JUAN

D'où le savez-vous ?

DOLORÈS

Mon cœur le sent.

DON JUAN

C'est tout ce que j'ai voulu savoir.

DOLORÈS

Je m'en vais.

DON JUAN

Vous ne me demandez pas pour quelle raison
j'ai voulu le savoir ?

DOLORÈS

Je ne le demande pas.

DON JUAN

Et cela ne vous fait pas de la peine ?

DOLORÈS

Je ne cherchais jamais
de sentiers qu'on suit sans peine. Adieu !

DON JUAN

Adieu. Je ne vous tromperai jamais.

Dolorès recouvre promptement son visage du capuchon et sort de la
caverne sans se retourner.

Sganarelle entre et regarde Don Juan d'un air réprobateur.

DON JUAN

(Plutôt à lui-même qu'à son valet.)

Quelle belle âme j'ai forgée !

SGANARELLE

L'âme de qui ? La vôtre ?

DON JUAN

Question mordante,
bien qu'inconsciente !

SGANARELLE

Pensez-vous, Monseigneur ?

DON JUAN

Et toi, que penses-tu ?

SGANARELLE

Que je vous ai vu en tant
qu'enclume et que marteau, mais jamais
en tant que forgeron.

DON JUAN

Alors, tu le verras encore.

SGANARELLE

Hélas ! tout est déjà fichu !

DON JUAN

Quoi est fichu et où ?

SGANARELLE

Votre destinée a pris le voile, Monseigneur.

DON JUAN

Alors, tu as été aux écoutes ?

SGANARELLE

Et vous ne le saviez pas ?
Celui qui a des valets doit prendre l'habitude
de se croire constamment au confessionnal.

DON JUAN

Mais avouer cela avec tant d'impertinence !...

SGANARELLE

Pour cela, il faut être valet de Don Juan.
Mon maître est connu pour sa sincérité.

DON JUAN

Voyons, ne blague pas !... Mon ombre a pris le voile,
et non ma destinée. Ma destinée m'attend à Madrid.
Selle les chevaux. A présent, nous allons conquérir
cette destinée. Plus vite ! En un clin d'œil !

Sganarelle sort. Don Juan prend l'épée, passe la main sur le fil essayant
son tranchant et sourit en le faisant.

IV

La demeure du Commandeur à Madrid. Le boudoir de doña Anna, spacieux et somptueusement orné en tons sombres. Ses fenêtres à balcons, hautes et étroites, descendent presque jusqu'au plancher ; leurs jalousies sont baissées.

Doña Anna, vêtue d'une robe bleue de demi-deuil enrubannée de crêpe, assise près d'une petite table, se penchant sur un coffret, elle y fait une sélection des bijoux et les essaie sur elle en se contemplant dans le miroir.

LE COMMANDEUR

(entrant)

Pourquoi vous habillez-vous maintenant ?

ANNA

C'est pour demain
que je choisis des bijoux. Demain, je veux aller
à la course de taureaux.

LE COMMANDEUR

En demi-deuil ?

ANNA

(repoussant les bijoux avec dépit)

Oh ! ces deuils ! Quand prendront-ils fin ?

LE COMMANDEUR

(calmement)

Celui-ci doit durer encore huit jours.
Après le décès de l'oncle, il n'est pas très long.

ANNA

Le plus curieux c'est que de mes yeux,
je n'ai jamais vu cet oncle.

Cela ne change pas les choses. Maintenant, vous appartenez à la maison des de Mendoza, par conséquent, vous devez honorer la mémoire de tous ses membres...

ANNA

Dieu, prolonge-leur la vie ! Car, à présent, nous portons le deuil de l'oncle, après avoir porté celui de la tante, et avant ce dernier, pour ne pas me tromper, celui du cousin du troisième degré ou du neveu du quatrième...

LE COMMANDEUR

Contre qui vous êtes-vous fâchée ?

ANNA

J'ai voulu
seulement vous rappeler combien de jours
je ne portais pas le deuil depuis le moment
où j'étais devenue votre épouse.

LE COMMANDEUR

Tout un mois.

ANNA

(ironiquement)

Ah ! tout un mois ! C'est beaucoup, vraiment !

LE COMMANDEUR

Je ne comprends pas votre exaspération.
Est-il possible que pour un vain divertissement
vous soyez prête à négliger toutes les coutumes,
vieilles et honorables ?

ANNA

(se levant)

Que dites-vous par là ?

Je ne respecte pas les coutumes honorables, moi ?
Quand est-ce que j'ai commis quelque chose de vil ?

LE COMMANDEUR

Il n'est pas question de quelque chose de vil. Mais, pour nous, même la moindre déviation serait un pas vers le précipice. N'oubliez pas que je n'ai reçu mon manteau de commandeur ni en priant, ni avec l'argent, ni par violence, mais par honnêteté. Depuis longtemps parmi nous, les de Mendoza, il y a eu des chevaliers sans peur et des dames sans reproche. Est-ce qu'il convient que vous seule encouriez la réprobation de la foule si demain...

ANNA

(d'un ton exaspéré)

Je ne vais nulle part.

LE COMMANDEUR

Vous n'avez aucune nécessité de vous enfermer. Demain, nous devons aller à l'église.

ANNA

Je n'ai pas l'intention d'aller demain à l'église.

LE COMMANDEUR

Mais nous devons tout de même y aller : c'est Fray Iñigo qui va prononcer le sermon.

ANNA

C'est le prédicateur le plus ennuyeux du monde !

LE COMMANDEUR

Je suis de votre avis. Mais la reine s'est entichée de ces sermons-là. Par conséquent, toute la cour suit son exemple. Si, parmi toutes les grandes dames, vous seule n'y êtes pas, on le remarquera.

Anna pousse un soupir silencieux.

(Le Commandeur sort de sa poche un chapelet de cristal gris foncé.)

Je vous ai acheté ce chapelet pour le demi-deuil,
mais après, je vous en procurerai un d'améthyste.

ANNA

(prenant le chapelet)

Merci, seulement à quoi bon cela ?

LE COMMANDEUR

Vous êtes obligée
de surpasser en faste toutes les grandes dames.
Et encore, s'il vous plaît, une fois à l'église,
ne donnez pas à doña Concepción la liberté
de s'asseoir près de la reine. Cette place-là
vous revient. Je vous prie de retenir ceci
que la première place nous revient partout,
car nous pouvons l'occuper avec dignité
et personne ne peut nous remplacer :
non seulement l'honneur des de Mendoza le garantit,
mais aussi l'insigne honorable de mon ordre.
Or, lorsque non seulement doña Concepción,
mais encore la reine veut l'oublier,
alors moi, je quitterai sans tarder la cour,
tous mes chevaliers suivront mon exemple,
et dorénavant Sa Majesté n'aura qu'à retenir
sa couronne même avec ses mains si Elle veut
l'empêcher de basculer. Je saurai défendre
courageusement les droits de la chevalerie,
mais il faut absolument que ceux-ci soient
indiscutables aux yeux de tous, et, pour cet effet,
nous devons veiller non seulement sur l'honneur,
mais aussi sur les moindres exigences de l'étiquette,
même sur les plus petites. Qu'elles nous paraissent
fastidieuses, vaines, dépourvues de sens...

ANNA

O sainte patience !

Oui, en effet,

il faut dire des prières à la sainte patience
si quelqu'un veut se maintenir au sommet
de ces droits qu'exigent les obligations.
Les droits sans obligations, c'est la licence.

Anna soupire de nouveau.

Vous soupirez ? Eh quoi ! Vous saviez
quelles charges vous attendaient ici.
Vous avez consciemment choisi votre sort
et votre repentir arrive trop tard.

ANNA
(fièrement)

Je n'ai même pas dans l'idée de me repentir.
Je reconnais que vous avez raison.
Oubliez mes chimères ; elles sont déjà passées.

LE COMMANDEUR

Voilà les paroles d'une vraie grande dame !
Maintenant, je connais mon épouse.
Veuillez m'excuser, car pendant un instant,
je n'étais pas sûr de vous. Alors je me sentais
tellement isolé et il me semblait difficile
de mener la lutte pour cet échelon qui doit
nous placer plus haut encore.

ANNA
(vivement)

Pour quel échelon ?
Mais plus haut il y a seulement le trône !

LE COMMANDEUR

Oui, seulement le trône.

(Une pause.)

Il y a longtemps que je vous aurais mise au courant de ce plan, si j'avais remarqué que vous pouviez vivre de ce dont moi, je me nourris.

ANNA

Et vous ne l'avez pas remarqué ?

LE COMMANDEUR

Je m'en repens.
Mais, désormais, chacun de mes pas je vais le faire conjointement avec vous. Le plus haut rocher reçoit sa couronne d'honneur seulement au moment où l'aigle femelle y construit son aire.

ANNA

L'aigle femelle ?

LE COMMANDEUR

Oui, ce n'est que l'aigle femelle qui peut construire sa demeure durable sur un sommet uni et aux pentes escarpées, et y vivre ne craignant ni l'aridité, ni les rayons du soleil, ni le péril des tonnerres. Pour cela, elle a sa récompense : des hauteurs...

ANNA

(*enchaînant*)

... dans l'air pur des montagnes sans odeurs des vallées attirantes. Est-ce ainsi ?

LE COMMANDEUR

Oui. Donnez-moi la main.

Anna donne la main, il la serre.

Et bonne nuit.

ANNA

Vous partez ?

Oui, je vais au conseil du chapitre⁴.
Si je suis en retard, ne m'attendez pas.

(Il sort.)

Anna s'assied et s'absorbe dans ses pensées. Entre la servante Mariquita.

ANNA

C'est toi, Mariquita ? Où est ma duègne ?

MARIQUITA

Elle a soudainement éprouvé un malaise à tel point qu'elle a dû se coucher. Mais, s'il le faut, je vais tout de même l'appeler.

ANNA

Non,
qu'elle prenne du repos. Et toi, tresse mes cheveux pour la nuit et tu peux t'en aller.

MARIQUITA

(tressant les cheveux d'Anna)

J'avais quelque chose à dire à la señora, seulement j'attendais jusqu'à ce que notre señor soit sorti de la maison.

ANNA

C'était inutile.
Je n'ai point de secret pour le señor.

MARIQUITA

Oh ! Certainement ! Cela va sans dire, ma señora est une vraie sainte ! C'est justement cela que j'ai dit à ce valet en acceptant ces fleurs.

⁴ Chapitre, assemblée d'un ordre royal ou d'un ordre militaire.

ANNA

Quel valet ? Quelles fleurs ?

MARIQUITA

Il n'y a pas longtemps
qu'un valet a apporté les fleurs du grenadier
pour la señora de la part de quelqu'un.

ANNA

(avec colère)

Cela ne se peut pas !
Les fleurs du grenadier, dis-tu ? Et pour moi ?

MARIQUITA

Je ne sais pas... Il a dit... A vrai dire,
c'est un peu insolent, car les fleurs du grenadier
symbolisent la passion. Mais à quoi bon l'expliquer !
C'est pourtant connu de tout le monde.

ANNA

Mariquita,
je dois savoir de la part de qui vient cette offense !

MARIQUITA

Le valet n'a pas dévoilé le nom, mais il a dit,
en me donnant ces fleurs : « C'est pour doña Anna
de la part du Maure fidèle. »

Anna pousse des cris entrecoupés.

La señora sait
de la part de qui elles proviennent ?

ANNA

(confuse)

Je n'ai pas besoin de ces fleurs...

MARIQUITA

Je vais les apporter pour les montrer à la señora.

ANNA

Il ne le faut pas.

Sans avoir obéi, Mariquita sort et, en un clin d'œil, rentre avec le bouquet de fleurs rouges du grenadier.

(Anna repousse les fleurs de la main et se retourne.)

Jette-les dehors !

MARIQUITA

Je les prendrai pour moi si la señora ne les veut pas... Ici, les fleurs sont rares à causer un étonnement...

ANNA

Oui... Prends-les...

MARIQUITA

Voilà ! demain je vais me décorer de fleurs !

ANNA

Va-t'en !

MARIQUITA

Ne faut-il pas ouvrir la fenêtre ici ?
L'air y est terriblement étouffant.

ANNA

(Plongée dans la rêverie, étourdimement.)

Ouvre-la.

MARIQUITA

(ouvrant la fenêtre)

Et la jalousie ?

ANNA

Non, car on peut nous voir de la rue.

MARIQUITA
(ouvrant la jalousie)

Mais pas du tout !
Maintenant, la rue est tout à fait déserte.
Ici, on n'est pas à Séville. Hélas ! à présent,
toutes les rues de Séville retentissent de chants ;
entraîné par une danse rapide, l'air y tourbillonne.
Mais ici, l'air est de pierre...

ANNA
(nerveusement)

Oh ! Ça suffit !

En parlant, Mariquita se penche par la fenêtre, regarde de tous côtés et, brusquement, elle fait un mouvement de la main comme si elle jetait quelque chose.

(Anna a remarqué ce mouvement.)

Qu'est-ce que c'est que ça, Mariquita ?

MARIQUITA
(innocemment)

Quoi ? Rien.

ANNA

Tu as jeté une fleur à quelqu'un ?

MARIQUITA

Pas du tout !

J'ai chassé une mite... Est-ce que la señora
n'a plus besoin de rien ?

ANNA

Non.

MARIQUITA
(Elle s'incline en faisant une révérence)

Je vous souhaite de beaux, de très beaux rêves !

ANNA

Bonne nuit.

Mariquita est sortie, mais, en sortant, elle a laissé dans la chambre le bouquet de fleurs du grenadier. Après avoir jeté un coup d'œil sur la porte, Anna le prend de sa main tremblante et le regarde avec nostalgie.

(Tout bas.)

Du Maure fidèle...

Sans faire de bruit, Don Juan entre habilement par la fenêtre, se jette à genoux devant Anna et couvre de baisers ses mains et ses vêtements.

(Hors d'elle, Anna relâche le bouquet.)

Vous ?!

DON JUAN

Moi ! Votre chevalier !

Votre Maure fidèle !

ANNA

(reprenant ses sens)

Señor, qui vous a permis ?...

DON JUAN

(se relevant)

Dites, Anna, à quoi bon cette hypocrisie ?
Je vous ai vue justement tenir ce bouquet
en main.

ANNA

Cela m'est arrivé par hasard.

DON JUAN

Un tel hasard, je l'approuve.

(Il tend ses mains vers Anna, mais elle se défend d'un mouvement.)

ANNA

Allez-vous-en, laissez-moi, je vous en prie !

DON JUAN

Avez-vous peur de moi ?

ANNA

Je ne peux pas
vous recevoir...

DON JUAN

Quelles paroles impuissantes !
Autrefois, de vous, j'en ai entendu d'autres !
Oh ! Anna, où sont vos orgueilleux rêves
d'autrefois ?

ANNA

Ces rêves de jeune fille,
c'était tout simplement un conte.

DON JUAN

Mais, est-ce que nous, vous et moi, ne vivons pas
dans un conte ? Entre le rire et les larmes,
dans le cimetière, le conte est né, s'est épanoui
dans la danse et a grandi dans la séparation...

ANNA

Et il est temps qu'il prenne fin.

DON JUAN

Qu'entendez-vous par là ?
Que le chevalier fidèle délivrera la princesse
de la prison de pierre, et que commencera non plus
un conte, mais un chant de bonheur et de liberté ?

ANNA

(hochant la tête)

Est-ce que le conte ne peut prendre fin
par le retour immédiat du chevalier à la maison ?
Il est déjà trop tard pour sauver la princesse.

DON JUAN

O non ! dans le conte, il n'y a rien de semblable !
Des cas pareils se passent peut-être dans la vie,
et par surcroît dans une qui ne vaut rien !

ANNA

Je ne désire rien de vous. Je ne vous demande ni de me sauver ni de me consoler. Je ne me plains de rien devant vous.

DON JUAN

Oh ! Anna, est-ce que je ne le vois pas moi-même ?

(tendrement)

Vos yeux, autrefois brillants, orgueilleux, étincelants, sont maintenant enveloppés d'un sombre deuil et tous les feux de leur regard sont éteints. Vos mains, autrefois telles des fleurs tendres, sont maintenant devenues comme de l'ivoire, comme les mains d'une martyre... Votre stature était comme une onde impétueuse, mais à présent, elle est semblable à cette caryatide servant à soutenir sur elle le poids de la pierre.

(la prenant par la main)

Ma bien-aimée, secoue ce fardeau de toi !
Brise ton vêtement de pierre !

ANNA

(Dans l'impuissance.)

Je ne le puis... Cette pierre... Non seulement elle m'opprime, mais encore me pétrifie l'âme... C'est le plus affreux...

DON JUAN

Non, ce n'est qu'un songe, un cauchemar de pierre !
Je vais t'éveiller avec une flamme d'amour !

(Il saisit Anna dans ses bras, elle se penche sur son épaule et éclate en sanglots.)

Tu pleures ? Ces larmes crient vengeance !

On entend de loin la clef grincer dans la serrure de la porte, puis, dans l'escalier, les pas lourds et lents du Commandeur se font entendre.

ANNA

C'est l'allure de Gonzago ! Sauvez-vous !

DON JUAN

Me sauver ? Non. Maintenant, j'ai la possibilité de ne pas lui céder le pas.

LE COMMANDEUR

(entrant et voyant Don Juan)

Vous ? Ici ?

DON JUAN

Je suis ici, señor de Mendoza.
Je suis venu vous remercier pour la générosité que vous m'avez montrée autrefois. Maintenant, je suis votre égal. Probablement vous le savez ?

Sans rien dire, le Commandeur dégaine son épée. Don Juan fait de même et ils engagent le combat. Anna pousse un cri.

LE COMMANDEUR

(jetant un regard sur elle)

Je vous ordonne de garder le silence.

Don Juan transperce le cou du Commandeur, celui-ci s'écroule et meurt.

DON JUAN

C'est fini !

(Il essuie son épée avec le manteau du Commandeur.)

ANNA

(A Don Juan.)

Qu'est-ce que vous avez fait ?

DON JUAN

Quoi ? J'ai vaincu
mon adversaire au cours d'un duel honnête.

ANNA

On ne le reconnaîtra pas comme un duel :
vous serez condamné pour meurtre.

DON JUAN

Ça m'est égal.

ANNA

Mais pour moi,
ça ne sera pas égal quand on m'appellera ici
la veuve double : après le décès de l'époux
et après celui de l'amant !

DON JUAN

Pourtant,
je n'étais pas encore votre amant.

ANNA

Cela, nous le savons.
Mais qui y ajoutera foi ? Je ne veux pas demeurer
dans ce nid de guêpes, avec le nom de traîtresse,
avec une marque d'infamie.

DON JUAN

Fuyons ensemble !

ANNA

Avez-vous perdu la raison ?
Cela voudrait dire prendre une pierre en voyage !
Sortez de chez moi, sinon, je vais tout de suite
pousser des cris et dire que vous avez voulu
me déshonorer, après avoir traîtreusement tué
le señor de Mendoza.

DON JUAN

Doña Anna,
pourriez-vous dire cela ?

ANNA
(résolument)

Je le dirai.

DON JUAN

Et qu'arrivera-t-il si moi, je disais que vous étiez ma maîtresse et complice du meurtre ?

ANNA

Ce ne serait pas un acte chevaleresque.

LA DUÈGNE

Mais vous, señora,
de quelle façon vous apprêtez-vous à agir ?

ANNA

Moi, je me défends seulement. Et si vous sortez immédiatement de cette maison, je dirai à tous, et tout le monde me croira, que c'est le crime de brigands, et c'est tout.

Don Juan se tient indécis.

Eh bien ! Allez-vous encore méditer longtemps ?

Don Juan sort silencieusement par la fenêtre. Anna regarde un certain temps par la fenêtre, en attendant qu'il s'éloigne. Puis, elle prend des bijoux du coffret, les jette par la fenêtre et se met à pousser de grands cris.

Brigandage ! Brigandage ! Au secours ! Les gens !

A ses cris les gens accourent, elle s'affaisse prétendument évanouie.

Un cimetière à Madrid. Des monuments pour la plupart de pierre grise, d'un style austère. À côté, une chapelle en granit de l'ancienne construction.

Ni plantes ni fleurs. Un jour d'hiver, froid et sec.

Doña Anna en grand deuil va lentement et porte en main une couronne funèbre d'argent. Elle est suivie par sa duègne. Toutes les deux arrivent au tombeau où se dresse le monument du Commandeur : une grande statue avec le bâton de commandeur dans la main droite, la main gauche appuyée sur l'épée et tenant une pièce de parchemin déployée au-dessus du poignet. Anna s'agenouille en silence devant le tombeau, dépose la couronne aux pieds de la statue et, remuant les lèvres, fait passer les grains du chapelet entre ses doigts.

LA DUÈGNE

(Ayant attendu jusqu'à ce que Anna ait égrené une fois le chapelet.)

Je me permets de prier la señora de m'accorder
la permission d'entrer, pour un instant,
chez une de mes parentes, ici même,
près du portail, pour emprunter des gants :
j'ai oublié les miens à la maison
et, malheureusement, le froid est rigoureux.

ANNA

Il ne sied pas
que je demeure seule ici.

LA DUÈGNE

Ma señora bienveillante ! Je suis réellement
vieille, le rhumatisme me fait tant souffrir.
La señora voit comme mes mains sont gonflées !
Ma parole, la nuit, je n'ai pas dormi de douleur.

ANNA

(jetant un coup d'œil sur les mains de sa duègne)

Et en effet, elles sont gonflées. Eh bien, soit,
allez-y, mais ne vous attardez pas.

Je vais me dépêcher.
Ma señora est un ange de miséricorde !

(Elle s'éloigne.)

La duègne à peine partie, que d'au-delà d'un monument tout proche apparaît
Don Juan. Anna se met debout en sursaut.

DON JUAN

Je vous vois enfin !

ANNA

Don Juan !

Donc, vous avez soudoyé ma duègne ?

DON JUAN

Non, je suis venu au moment propice. Même si c'était
ainsi, vous en seriez vous-même responsable.

ANNA

Moi ?

DON JUAN

Vous. Car qui d'autre me contraint à traîner
pendant des heures dans le cimetière,
en vous attendant ? Et c'est uniquement
pour que j'aie la chance de vous voir,
sous la surveillance de la duègne,
réciter ici des prières hypocrites
sur le tombeau de votre « inoubliable... »

ANNA

(le retenant d'un geste de la main)

Attendez !

Premièrement, personne ne vous contraint ;
secondement, mes prières sont sincères,
car je suis devenue, bien que contre mon gré,
la cause de la mort de l'homme
qui me respectait et qui m'aimait.

DON JUAN

Señora,

je vous félicite ! Vos succès sont grands !

ANNA

En quoi ?

DON JUAN

En hypocrisie.

ANNA

Je ne suis pas obligée
d'écouter des propos pareils.

(Brusquement, elle se met à marcher.)

DON JUAN

(la retenant par la main)

Doña Anna !

Je ne vous laisserai pas partir.

ANNA

Je vais crier.

DON JUAN

(relâchant la main d'Anna)

Je vous supplie de m'écouter.

ANNA

Si vous laissez tomber votre ton offensant,
je serai d'accord. Mais soyez bref en parlant,
car quelqu'un peut survenir et moi, je ne veux pas
qu'on nous voie ici en tête à tête.

DON JUAN

Je m'étonne de ce que vous ayez besoin,
on ne sait pourquoi, de ces entraves volontaires !
J'ai pensé : voilà que la pierre s'était brisée
et le fardeau est tombé, la veuve a repris de la vie !
Mais non, on dirait que ce vêtement de pierre

est devenu plus dur encore. Votre demeure ressemble à un fort pendant le siège : les portes sous clef, et les volets jaloux ne laissent percer ni rayon ni regard. Tous vos serviteurs sont austères, armés, incorruptibles...

ANNA

Cela veut-il dire que des tentatives de corruption ont été faites ?

DON JUAN

Anna,
est-ce que le désespoir n'a pas ses droits ?
Pourtant, voulant entrer chez vous à découvert, j'ai entendu ceci : « La señora ne reçoit pas. »

ANNA

Réfléchissez vous-même : est-ce qu'il convient à une jeune veuve, et par surcroît en deuil, de recevoir seul à seul un chevalier d'une telle réputation que la vôtre ?

DON JUAN

Oh ! Anna, Anna !
Il me semble que je commence à perdre la raison !...
Est-ce vous ? Est-ce vraiment vous ? La même beauté, mais les propos, les propos ! Qui vous les a appris ?
Qui a métamorphosé votre âme ?

ANNA

Don Juan,
sachez que personne n'a métamorphosé mon âme.
Chez moi, elle a été fière depuis ma naissance et elle est restée telle. Je me suis calfeutrée dans ma forteresse inaccessible afin que nul ne se hasarde de dire : « Bah, naturellement, le verrou s'est brisé et la veuve s'en réjouit. »
Est-il possible que vous-même supportiez cela ?

DON JUAN

Anna, est-ce que je n'ai plus d'épée, moi ?

ANNA

Eh quoi, vous dépeuplerez Madrid ? Mais pourriez-vous couper court, avec l'épée, à tous les regards obliques, moqueries, murmures, clins d'œil, sifflements et haussements d'épaules que je devrais affronter et qui me poursuivraient partout ?

DON JUAN

Sauvons-nous, Anna !

ANNA

Ha, ha, ha !

DON JUAN

Cela vous fait rire ?

ANNA

Si je ne m'étais pas mise à rire, j'aurais bâillé et, peut-être, ce serait pour vous plus agréable ?

DON JUAN

Señora !

ANNA

J'entends ces mots déjà pour la troisième fois, cela devient même fastidieux.

DON JUAN

Je vois que vous êtes vraiment une pierre sans âme, sans cœur.

ANNA

Bien que non sans raison, le reconnaissez-vous ?

DON JUAN

Oh ! je le reconnais !

ANNA

Dites-moi, pourquoi devons-nous fuir maintenant ? Quel sens y aurait-il ? Quand vous aviez séduit les jeunes filles et volé les femmes à leurs maris, ce n'était pas étonnant qu'il vous arrivait de vous sauver avec elles, et celui qui est banni est fugitif, naturellement. Mais vous envoyer vous-même au bannissement ? Et pour quelle raison ? Uniquement pour prendre une veuve qui ne dépend plus de personne ? Réfléchissez vous-même si ce n'est pas ridicule ? Et que deviendrais-je, pour vous, si je me mettais maintenant à courir le monde avec vous ? Sûrement un jouet entre vos mains pour un court moment.

DON JUAN

Anna,
je n'ai aimé personne autant que je vous aime !
Pour moi, vous étiez chose sacrée.

ANNA

Or donc, pourquoi avez-vous stupidement tenté de descendre cette chose sacrée de son piédestal ?

DON JUAN

Parce que je voulais la posséder vivante,
et non sous forme de pierre !

ANNA

La pierre est indispensable lorsque quelqu'un veut construire solidement sa vie et son bonheur.

DON JUAN

Mais est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pas cessé de croire en un bonheur de pierre ? Est-ce que je n'ai pas vu comment vous étiez essoufflée sous ces pierres ?

Est-ce que je n'ai pas senti vos chaudes larmes sur mon épaule ? Pourtant lui, pour ces larmes, a payé de sa vie.

(Il montre la statue.)

ANNA

Et innocemment.

DON JUAN

(s'écartant d'elle, offensé)

Puisque c'est ainsi...

ANNA

Certes, ce n'était pas lui le responsable de cet asservissement. Toute sa vie durant, il a porté le fardeau plus lourd encore.

DON JUAN

Il s'y soumettait de son plein gré.

ANNA

Moi aussi, j'ai choisi cette vie de plein gré. Quant à lui, cette souffrance lui était facile à supporter, car il m'aimait. C'est vraiment un bonheur de placer, sur un sommet lumineux, une personne que l'on aime.

DON JUAN

Ces sommets...

Vous connaissez mon idée à leur sujet.

ANNA

Que vaut une idée contre la lumière du bonheur ? Est-ce que l'asservissement à cette étiquette rigoureuse m'aurait inspiré de la crainte si j'avais su que mon bien-aimé m'attendait dans ma forteresse, que toutes ces serrures ainsi que ces volets jaloux existaient uniquement pour soustraire mes délices aux regards curieux ?

Vous, Anna, vous mettez mon cœur à l'épreuve avec vos paroles comme avec un fer brûlant ! Vous me dépeignez le tableau du bonheur afin de me redire : « Ce n'est pas pour toi. » Mais avec quoi dois-je donc vous mériter ? A cause de vous, j'endure une infamie secrète. Parmi des gens étrangers ou même hostiles, semblable à une âme subissant une expiation, je mène une vie insipide, je dirais indigne, car elle n'a pas de sens ! Que désirez-vous ? Est-ce que je dois déposer à vos pieds ma liberté laquelle j'ai choyée avec tant d'impétuosité ? Allez-vous me croire ? Par désespoir, cette idée a commencé aussi à s'imposer à mon esprit d'une manière insupportable.

ANNA

Mais seulement par désespoir ?

DON JUAN

Est-il possible que vous vouliez interposer une contrainte entre nous ? Ne craignez-vous pas qu'elle étouffera notre amour vivace, enfant de la liberté ?

ANNA

(montrant la statue du Commandeur)

Autrefois, il a dit :
« Ce n'est pas un amour qui a peur du serment. »

DON JUAN

En un moment pareil, n'avez-vous rien d'autre à me dire que de me rappeler son souvenir ?

ANNA

Que puis-je donc vous dire ?

DON JUAN
(la saisissant par la main)

Non, cela doit prendre fin ! Dans le cas contraire,
je jure qu'en ce moment-ci je m'en irai
pour me dénoncer moi-même.

ANNA

Est-ce une menace ?

DON JUAN

Non, pas une menace, mais un râle de la mort,
car j'agonise sous l'oppression de la pierre !
Mon cœur meurt ! Je ne peux pas vivre, Anna,
avec un cœur mort. Apportez-moi le salut
ou achevez-moi !

(Il serre les deux mains d'Anna et tremble de tous ses membres en la regardant dans les yeux.)

ANNA

Laissez-moi un temps...

Je dois réfléchir...

(Elle s'absorbe dans ses pensées.)

Entrée par le portail et empruntant une sente s'approche doña Concepción, imposante grande dame, avec sa duègne et une fillette. Le dos tourné vers la sente, Anna ne les voit pas. Le premier, Don Juan les remarque et il relâche les mains d'Anna.

LA FILLETTE
(accourant à Anna)

Bonjour, doña Anna !

DOÑA CONCEPCIÓN

La señora dit ses prières, ne la dérange pas.

ANNA
(*perplexe*)

Bonjour, doña Concepción ! Bonjour, Rosina...
Ma duègne me suscite de tels soucis :
elle s'en est allée pour chercher ses gants
et s'est attardée, mais moi, retourner seule
à la maison à travers la ville...

DOÑA CONCEPCIÓN

Doña Anna, mais le chevalier,
qui se trouve ici, pourrait vous reconduire.

(*A Don Juan.*)

Señor de Maraña, je ne savais même pas
que vous étiez un parent de la señora de Mendoza.
Il est de votre devoir de la distraire un peu,
sinon elle tombera malade de chagrin en peu de temps.

(*A la fillette qui s'est éloignée.*)

Rosina, attends !

(*A Anna.*)

Mes respects.

Don Juan fait une révérence. Doña Concepción hoche à peine la tête vers lui et passe derrière la fillette de l'autre côté du cimetière au-delà de la chapelle. Sa duègne, après avoir jeté quelques curieux regards sur Anna et Don Juan, lui emboîte le pas.

ANNA
(*A Don Juan.*)

Maintenant, allez et tuez cette dame,
seulement ce ne sera pas encore la fin
de l'œuvre de votre épée... Réjouissez-vous !
Maintenant, il ne faut plus délivrer la princesse,
car elle tombera d'elle-même de la montagne !

(Désespérée, elle prend sa tête dans ses mains.)

Je sais ! En me guettant dans l'embuscade,
vous nourrissiez l'espérance qu'une fois
abattue par l'opprobre, je tomberais de désespoir
entre vos mains comme une proie facile !
Mais cela ne se produira pas ainsi !

DON JUAN

Je jure de n'avoir pas eu
ces intentions, je ne pouvais pas les vouloir.
Je ne suis pas en quête de victoires indignes.
Comment pourrais-je donc réparer ce tort ?
Dites-le. Je suis prêt à faire tout, pour vous,
pour ne pas vous voir dans un pareil désespoir.

Un silence. Anna réfléchit.

ANNA

Venez demain chez moi pour le repas du soir.
Je vous recevrai et je ferai venir des conviés.
Peut-être mieux vaut-il qu'on nous voie en public.
Peut-être n'importe comment... Ah ! ma duègne vient.

LA DUÈGNE
(approchant)

Que la señora me pardonne...

ANNA

Ce n'est pas votre faute
si vous êtes trop vieille pour le service.

LA DUÈGNE
(plaintivement)

Ah !...

ANNA

Allons-nous-en !

(Sans rien dire, elle fait un geste de la main à Don Juan, celui-ci fait une profonde révérence.)

Anna et sa duègne sortent.

SGANARELLE

(sortant de la chapelle)

**Eh quoi, peut-on vous féliciter, Monseigneur ?
Vous avez été invité à souper, n'est-ce pas ?
Mais vous n'avez pas l'air content... C'est vrai,
manger dans cette demeure... On vous réglera
encore dans la vaisselle de ce seigneur-là...**

(Il montre la statue du Commandeur.)

DON JUAN

Eh bien, et quoi alors ?

SGANARELLE

**Mais ceci : si ce señor se retrouvait
demain à la table en face de vous,
alors...**

DON JUAN

**Penses-tu peut-être que j'en serais effrayé ?
Ainsi, je l'ai rencontré plus d'une fois.**

SGANARELLE

**Eh quoi ! A un chrétien, le cadavre fait plus peur
qu'un vivant.**

DON JUAN

Mais pas à moi.

SGANARELLE

**Mais tout de même vous ne l'inviteriez pas
à souper pour demain.**

DON JUAN

**Car on n'invite pas
un amphitryon.**

SGANARELLE

On le lui fait tout au moins savoir.

DON JUAN

Eh bien quoi ! Va et fais-lui savoir.
Je vois que t'es initié à l'étiquette
à partir du moment où tu n'es plus au service
du banni, mais de celui du grand d'Espagne.

SGANARELLE

Comment lui faire savoir ?
De votre part ?

DON JUAN

Mais bien entendu.

SGANARELLE

Pourquoi dois-je y aller, moi ?
Si vous y alliez, ce serait bien plus simple.

DON JUAN

Tu te souciais de l'étiquette, mais maintenant
tu as envie de la simplicité ? Eh ! Sganarelle,
tu as attrapé la poltronnerie du lièvre !
Madrid ne tourne pas à ton avantage.

SGANARELLE

Et vous, Madrid ne vous a nullement entravé ?

DON JUAN

Eh bien, c'est bon, va et fais-lui savoir !

SGANARELLE

(S'étant mis à marcher, il s'arrête et jette un regard sur Don Juan.)

Et si je vous apporte une réponse ?

DON JUAN

Certes, pas autrement. C'est ça que j'espère.

SGANARELLE

(Il se dirige vers la statue, la salue profondément et parle en se moquant, mais avec un tremblement dans la voix.)

Inébranlable, puissant et magnanime seigneur !
Veuillez agréer la salutation de Don Juan,
señor de Maraña natif de Séville,
marquis de Tenorio et grand d'Espagne.
Mon maître a eu le grand honneur d'être invité
par votre épouse, doña Anna, et demain il doit
venir dans votre demeure pour le repas de gala.
Mais si c'est une contrariété pour vous,
alors mon maître déclinera l'invitation.

DON JUAN

Ouais ! ce dernier était superflu.

SGANARELLE

Non, il n'était pas superflu,
sinon à quoi bon lui faire savoir ?

(s'écriant)

Monseigneur !

Il vous donne une réponse, et encore par lettre !

DON JUAN

Quelle réponse ? Où ?

SGANARELLE

(lisant)

« Viens, j'attends. »

Don Juan vient plus près. Sganarelle lui montre la pièce de parchemin
dans la main gauche de la statue.

DON JUAN

(Après un silence.)

Eh bien ! Moi aussi, je ne suis pas sans devise.

Ils sortent du cimetière.

La salle de banquets dans la demeure du Commandeur. Pas très grande, elle est joliment ornée d'armoires sculptées, d'étagères contenant la vaisselle précieuse, d'armatures, etc. Au milieu, une longue table couverte pour le dîner de gala, autour de celle-ci, des chaises en chêne d'un style lourd.

Sur le mur, en face d'un bout de la table, est accroché un grand portrait du Commandeur avec un voile noir sur le cadre ; en face, de l'autre bout, un haut et étroit miroir atteignant le plancher. La chaise, mise à la place principale, est tournée avec le dossier vers le miroir et de l'autre côté vers le portrait. Un valet ouvre la porte de la pièce contiguë et d'autres domestiques se préparent à servir la table.

Doña Anna introduit un groupe de conviés pour la plupart d'un âge avancé, imposants, arrogants, en habits sombres. Anna elle-même est vêtue d'une robe blanche dont chaque couture est lisérée d'un ruban noir.

ANNA

Veillez vous asseoir, chers conviés.

(Au plus vieux convié, lui montrant la place principale.)

Voici votre place.

LE PLUS VIEUX CONVIÉ

Non, ma chère señora, veuillez m'excuser, car je ne m'y assièrai pas : que cette place reste libre. Ainsi, il nous semblera que notre amphitryon se soit seulement attardé et qu'il doive encore arriver pour la réception. Rassemblés ici pour la première fois sans lui, nous avons difficile de nous habituer à cette idée que ses restes ont été cachés par le drap mortuaire.

ANNA

(S'étant assise au bout de la table sous le portrait du Commandeur et en face de la place principale, laissée inoccupée, elle fait signe aux valets de servir les conviés qui ont déjà pris leurs places.)

Nobles Dames et Messieurs ! Soyez à votre aise chez moi, veuillez manger et boire, et montrez-vous indulgents si vous estimez incomplète l'organisation à la réception de la veuve. Il est difficile à une veuve solitaire d'entretenir dans sa demeure cet ordre chevaleresque indispensable pour l'honneur de la maison.

Doña CONCEPCIÓN

(Bas, à une jeune dame, sa voisine.)

Elle parle, comme si pendant le deuil les banquets étaient nécessaires pour l'honneur, et comme si rien d'autre n'était nécessaire.

Doña CLARA

(La voisine de doña Concepción.)

Cependant jusqu'à présent, dans tous les cas, doña Anna n'a pas forfait à l'honneur.

Doña CONCEPCIÓN

Doña Clara !

Je le sais, je sais...

Doña CLARA

(jetant un regard de travers sur Anna)

Non... Est-ce possible ?

LE VALET

(sur le pas de la porte)

Le marquis de Tenorio est arrivé.

ANNA

Invite-le.

Don Juan entre et s'arrête sur le pas de la porte.

(Après avoir répondu au salut de Don Juan, Anna s'adresse aux conviés.)

**Honorables Dames et Messieurs, permettez-moi
de vous présenter le señor de Maraña,
le marquis de Tenorio.**

(A Don Juan.)

Señor,
veuillez vous asseoir.

Cherchant du regard une chaise, Don Juan occupe la place principale.
Ayant vu en face de lui le portrait du Commandeur, il frémit.

ANNA
(Au valet.)

Verse du vin au señor.

Le valet donne à Don Juan une coupe plus grande et plus belle que celle
des autres.

UN CONVIÉ
(Le voisin de Don Juan.)

**Je reconnais cette coupe. Il est de notre devoir
de commémorer celui qui en buvait autrefois.**

(tendant la coupe vers Don Juan)

**Que la mémoire de son esprit chevaleresque
se perpétue éternellement dans cette maison !**

DON JUAN
(choquant sa coupe contre celle de son voisin)

Pour son repos éternel !

UNE VIEILLE DAME
*(Celle qui est assise à droite d'Anna. Penchée sur la maîtresse de maison,
à voix basse.)*

**Je les connais peu, ces de Maraña ;
est-ce que celui-ci n'est pas Don Juan ?**

Celui-ci s'appelle

Antonio-Juan-Luis-Hurtado.

LA VIEILLE DAME

Ah ! Donc ce n'est pas celui-là...

DOÑA CONCEPCIÓN

(Écoutant cet entretien et souriant ironiquement, bas, à sa voisine.)

C'est justement celui-là !

UN VIEUX SEIGNEUR

(A un seigneur plus jeune, son voisin.)

Ne savez-vous pas en quoi de Maraña est-il supérieur à nous à tel point qu'il s'est assis, sans hésitation, à la place principale ?

LE JEUNE SEIGNEUR

(d'un air maussade)

Je ne sais pas, vraiment.

LE VIEUX SEIGNEUR

Vraisemblablement parce que son honneur est récent, tandis que le nôtre à déjà vieilli.

LE JEUNE SEIGNEUR

Vraisemblablement.

DOÑA CONCEPCIÓN

(A Don Juan, à haute voix.)

Écoutez, señor de Maraña, je voudrais m'enquérir auprès de vous. Hier, je n'y suis pas parvenue, car je n'ai pas voulu interrompre votre entretien quand vous étiez en train de consoler doña Anna sur la tombe de son époux. Or, je suis curieuse de savoir quel parent au juste vous êtes pour elle ? Vraisemblablement le cousin du premier degré ?

DON JUAN

Non, nous ne sommes pas du tout parents.

DOÑA CONCEPCIÓN

Ah ! C'est ainsi ?...

Mais quel bon et sensible cœur vous avez !

C'est vrai, l'Écriture sainte contient le précepte :

« Consoler les affligés... »

ANNA

(d'un ton un peu élevé)

Mes chers cousins et cousines !

Permettez-moi maintenant de vous expliquer

pourquoi j'ai organisé cette réception

d'une façon inhabituelle...

(A Don Juan.)

Ah ! veuillez m'excuser,

vous deviez dire quelque chose ?

DON JUAN

Non, doña Anna,

continuez votre discours, je vous en prie.

ANNA

(Aux chevaliers.)

Mes cousins bien-aimés, dites-moi la vérité :

ai-je jamais forfait, d'une manière quelconque,

au respect dû au nom de votre lignée ?

LES CHEVALIERS

Aucunement !

ANNA

(Aux dames.)

Mes chères cousines, vous savez très bien

qu'une jeune veuve a besoin de conseil

et de protection dans ce monde hostile.

Mais une veuve, qui n'est pas appelée par Dieu d'entrer dans le plus saint ordre monastique, où doit-elle chercher le conseil et la protection ? Ce rideau, procuré par le voile de deuil, a été trop mince pour me préserver des blâmes mordants dont les gens se servaient pour porter atteinte à ma réputation, bien que je sois innocente. Dites-moi, auprès de qui et où dois-je chercher de la protection ?

DOÑA CONCEPCIÓN

Oh ! le mieux c'est quand il ne faut pas du tout la chercher !

DON JUAN

Mieux encore, c'est de ne pas tolérer les mordants et de ne pas livrer la liberté à leurs outrages.

LE PLUS VIEUX CONVIÉ

(Après avoir toisé Don Juan d'un regard pénétrant.)

Notre cousine dispose de la pleine liberté de faire tout ce qui n'entache pas l'honneur du nom des de Mendoza. Et si quelqu'un d'autre faisait à notre cousine obstacle de maintenir cet honneur à un haut degré, qu'il sache que dans la famille de nombreux chevaliers sont au service de la dame avec toutes leurs épées.

DON JUAN

Elle n'a pas besoin de nombreuses épées tant que moi, je possède celle-ci !

(Il sort son épée à moitié du fourreau.)

LE PLUS VIEUX CONVIÉ

(A Anna.)

Est-ce qu'une seule épée vous suffit pour votre protection ?

DON JUAN

Si l'épée ne suffit pas,
je trouverai une autre protection encore.

LE PLUS VIEUX CONVIÉ
(*De nouveau à Anna.*)

A-t-il le droit de s'exprimer ainsi ?

ANNA

Oui.

LE PLUS VIEUX CONVIÉ
Je crois que nous sommes de trop dans cette maison.

(*Il se lève, les autres conviés font de même.*)

Comme vous le voyez, le señor marquis n'a pas encore décidé quelle forme de protection choisir. Mais il vaut mieux le faire dans la solitude que publiquement. Et sa décision, on nous l'annoncera, sans doute, au plus tard demain, ou bien nous la devinerons nous-mêmes.

(*Il salue Anna, tous les conviés le font aussi et ils quittent la salle.*)

Doña Anna et Don Juan demeurent seuls.

DON JUAN

Voilà que la porte de pierre s'est refermée !

(*riant amèrement*)

Le conte a pris fin d'une façon inattendue :
avec la princesse, le chevalier est aussi en prison !

ANNA

Est-ce que c'est un fin mauvaise que d'obtenir,
avec la princesse, aussi sa forteresse superbe ?
Pourquoi devons-nous penser que c'est une prison,

et non pas un nid de repos pour un couple d'aigles ?
C'est moi qui ai construit ce nid sur le rocher,
j'ai vaincu tout : peine, angoisse, tourments,
et je me suis habituée à ma hauteur.
Pourquoi ne devriez-vous pas vivre aussi sur ce pic ?
Vous avez pourtant un courage ailé, est-il possible
que vous ayez peur des gouffres et des pentes ?

DON JUAN

Moi, je n'ai peur que de ce qui peut briser
ma liberté.

ANNA

La liberté, vous ne l'avez plus,
il y a longtemps que Dolorès vous l'a prise.

DON JUAN

O non ! Dolorès n'a pas brisé ma liberté !
Pour moi, elle a crucifié son âme
et a poignardé son cœur !

ANNA

Mais pourquoi ?
Pour vous rendre de nouveau vos entraves civiques,
naguère si haïssables pour vous !

DON JUAN

Oh ! sûrement, je ne les supporterai pas longtemps
si vous n'existiez pas. Je les trancherais de nouveau
puisqu'il n'est pas d'autre affranchissement.

ANNA

Dès que quelqu'un les acceptera de plein gré
pour un instant, elles prendront racine dans son âme
à tout jamais, je le sais bien, croyez-moi !
Depuis lors, on ne peut plus les secouer de l'âme,
mais on peut, par la force et par la ferveur d'esprit,
faire d'elles une puissante chaîne du pouvoir

qui liera la communauté ainsi qu'une captive
et vous la jettera aux pieds ! Je vous dis :
il n'y a pas de liberté sans pouvoir.

DON JUAN

Que ça soit ainsi.

Moi, j'avais le pouvoir sur les cœurs humains.

ANNA

Il vous semblait ainsi. Mais par votre pouvoir,
ces cœurs-là devenaient seulement cendres
et tournaient en poussière. Le seul
qui n'a pas été détruit, c'est le mien,
car je suis votre égale.

DON JUAN

C'est pourquoi je luttais ainsi
pour l'emporter sur vous !

ANNA

Et c'était en pure perte.
Ne serait-il pas mieux de réunir nos forces
pour prendre fermement en possession cette montagne
laquelle j'ai gravie avec tant de difficultés,
tandis que pour vous, il suffit d'enlever l'anneau
de l'auriculaire et de me le donner.

DON JUAN

Je dois vous donner l'anneau de Dolorès ?!

ANNA

Pourquoi pas ? Mais moi, je n'ai pas tué Dolorès.
C'est vous qui avez déposé, dans cette demeure,
le cadavre qui devrait gésir entre nous deux
tel un seuil infranchissable et terrible.
Mais je suis prête à franchir ce seuil aussi,
car je suis courageuse depuis ma naissance.

DON JUAN

Les gens m'accusent de bien des choses,
mais, jusqu'ici, le courage m'a été reconnu
et par mes amis et par mes ennemis.

ANNA

Vous en avez suffisamment
pour percer une sortie de cette demeure.
Les épées des de Mendoza ne vous feront pas peur,
j'en suis certaine.

DON JUAN

Qu'advient-il donc avec vous ?

ANNA

Cela vous regarde ? Ne vous souciez pas de moi.
La plus grande peine est plus facile à supporter
qu'une aide hypocrite et forcée.

DON JUAN

Voici mon anneau !

(Il enlève l'anneau de l'auriculaire et le donne à Anna.)

ANNA

(échangeant les anneaux avec lui)

Voici le mien. Mais bientôt je vous ferai cadeau
d'un autre, qui servira d'apposer les sceaux
sur des actes de commanderie.

DON JUAN

Comment ça ?

ANNA

Ainsi.

Je vais vous procurer la dignité de commandeur.
Il n'est pas question que mon élu soit coté bas
aux yeux de la chevalerie et de la cour.

Tout le monde le sait qu'en ce temps où vous étiez banni, vous étiez aussi un chevalier sans peur, mais dorénavant vous deviendrez le modèle des vertus chevaleresques, c'est facile pour vous...

DON JUAN
(*enchaînant le propos*)

A votre manière, c'est facile de se noyer dans cette mer d'hypocrisie sans fond qui se nomme le code des vertus chevaleresques.

ANNA

Il suffit de ces paroles creuses, Juan !
Que signifie l' « hypocrisie » ? Reconnaissez donc que vous aussi n'agissiez pas toujours sincèrement. Il vous est aussi arrivé de feindre quelque chose dans le but de séduire les beaux yeux de quelqu'un. Or, d'où vient maintenant une pareille honnêteté ? Ou, peut-être, ici le but est trop haut pour vous ?

DON JUAN
(*Après une méditation.*)

Alors c'est que je devrais obtenir après le maître la succession de cette forteresse ?...
Que c'est bizarre... Le chevalier de la liberté reprend dans ses mains un lourd bélier de pierre pour conquérir villes et châteaux forts...

ANNA

Vous, chevalier de la liberté, vous étiez bandit après avoir été banni.

DON JUAN

Je devais l'être.

ANNA

Ah ah ! vous le deviez ! Où était donc cette liberté quand il existait la contrainte de tuer et de piller pour ne pas se laisser tuer ou ne pas mourir de faim ?
Je n'y vois point de liberté !

Mais le pouvoir,
reconnaissez-le, je l'avais.

ANNA

Non, je ne le reconnais pas !
C'était seulement une sorte de « chasse mutuelle » ;
je m'en souviens comment vous l'avez appelée,
mais l'honneur n'est pas grand quand on est veneur !
Vous ne savez pas encore ce que signifie le pouvoir,
ce qui signifie d'avoir non seulement une dextre,
mais aussi des milliers de mains armées et prêtes
au combat qui peuvent soutenir les trônes du monde
ou les ruiner, et même les conquérir !

DON JUAN

(ravi)

C'est un rêve orgueilleux !

ANNA

(Elle se place près de lui et chuchote avec passion.)

Oui, conquérir le trône !
Vous devez également accepter la succession
de ce rêve avec la dignité de commandeur !

*(Elle se précipite vers l'armoire et en retire un manteau blanc
de commandeur.)*

Don Juan frémit aussitôt, mais, ravi par les paroles d'Anna, ne peut pas
détourner le regard du manteau.

Juan, regardez ! Voici ce manteau blanc,
habit de commandeur ! Ce n'est pas un vain habit
pour ornement ! Il réunit, auprès de lui,
comme sous un drapeau, tous ceux qui sont intrépides
et ne craignent pas de réunir, au prix des larmes
et du sang, les pierres de la puissance et du pouvoir
pour la construction de la gloire éternelle !

DON JUAN

Anna ! je ne vous connaissais pas jusqu'ici.
On dirait que vous n'êtes pas femme mais vos charmes
sont plus grands que les grâces féminines !

ANNA

(s'approchant de Don Juan avec le manteau)

Essayez ce manteau.

DON JUAN

(Il a envie de le prendre, mais se retient.)

Non, Anna,
j'ai l'impression de voir le sang là-dessus.

ANNA

Ce manteau est neuf, il n'a pas encore été mis.
Et si c'était ainsi ? Même si le sang s'y trouvait ?
Depuis quand avez-vous peur du sang ?

DON JUAN

C'est vrai, pourquoi devrais-je en avoir peur ?
Pourquoi ne devrais-je pas mettre ce manteau ?
Pourtant, j'accepte la succession tout entière.
Dès ce moment, je serai le maître de cette demeure !

ANNA

Oh ! que vous l'avez dit d'une nouvelle façon !
J'aspire à vous voir au plus vite tel
que vous devez devenir pour tout jamais.

*(Elle passe le manteau à Don Juan qui le prend et le met. Anna lui donne
une épée et le bâton de commandeur, puis enlève du mur un casque orné
de plumes d'autruche et lui donne aussi.)*

Quel air majestueux ! Regardez dans le miroir !

Don Juan s'approche du miroir et, brusquement, pousse un cri.

ANNA

Qu'est-ce qui vous prend ?

DON JUAN

Lui !... Son visage !

(Il relâche l'épée et le bâton de commandeur pour se couvrir les yeux de ses mains.)

ANNA

C'est une honte !

Qu'est-ce qui vous est apparu ? Regardez encore.

On ne peut pas céder ainsi à l'imagination.

DON JUAN

(Il se découvre peureusement le visage. Il regarde. D'une voix étouffée par une épouvante surnaturelle.)

Où suis-je, moi ?

Je n'existe plus... C'est lui, c'est celui de pierre !

(Tremblant de tous ses membres, il recule du miroir vers le mur et s'adosse contre lui.)

Entre-temps, dans le miroir se distingue la stature du Commandeur semblable à celle du monument, mais sans épée ni bâton ; elle sort du cadre et s'avance vers Don Juan d'une allure aussi lourde que la pierre. Anna se jette entre Don Juan et le Commandeur. De sa main gauche, le Commandeur met Anna à genoux, tandis qu'il applique sa main droite contre le cœur de Don Juan. Foudroyé par une stupéfaction mortelle, Don Juan se fige. Doña Anna pousse un cri et se prosterne aux pieds du Commandeur.

(29.IV.1912.)

TABLE DES MATIERES

Introduction	7
Notice sur Lessia Oukraïнка	16
Notice sur <i>L'Amphitryon de pierre</i>	31
<i>L'Amphitryon de pierre</i>	33
Table des matières	141

500.